Prix : 1 fr. ∘ 2e Année ∘ Nos 19-20, Juillet-Août 1901

L'HEMICYCLE



IV

Ont collaboré a ce Numéro :

H.-D. Davray
Frédéric Saisset
N. Hennique
Antoine Orliac
G. Perin
Touny-Lerys
A.-M. Gossez
M.-Th. Cussac
Constantin-J. Prassas
Marius Labarre
Emile Lante
Jacques Marion
L. Nastorg
Etc.

Revue Littéraire Illustrée

Ce Fascicule contient des Fragments inédits de Montesquieu

MCMI

L.-DIDIER DES GACHONS
Éditeur
ÉTAMPES (S.-et-O.)

Chroniques de

Pierre de Querlon
Ed. Sansot-Orland

Ont illustré ce Numéro :

André des Gachons
Coront
L. de Joncières
R. Fougeray du Coudray
Henri Gillet

SOMMAIRE :

TEXTE :

TABLETTES :

HORS TEXTE :

ILLUSTRATIONS :

F. DU COUDRAY, GILLET, L. DE JONCIÈRES, A. DES GACHONS

Crozant
Aquarelle
d'André des Gachons





FRAGMENTS INÉDITS DE MONTESQUIEU (*)

Je suis naturellement curieux de tous les fragments des ouvrages des anciens auteurs ; comme, sur les rivages, on aime à trouver les débris des naufrages que la mer a laissés.

(INÉDITS de Montesquieu.)

Qui dirait que le styloscratohyoïdien soit un petit muscle qui ne sert (lui dixième) qu'à remuer un très petit os ? Un nom si grand et si grec ne semble-t-il pas promettre un agent qui remuerait toute notre machine ? Et je suis persuadé que, quant aux vaisseaux omptalomesenteriques, un simple petit monosyllabe aurait pu remplir avec honneur toutes les fonctions de ce magnifique terme.

(*) *Nous devons à l'amabilité de M. Barkhausen, le savant professeur de l'Université de Bordeaux, de donner à nos lecteurs la primeur de ces intéressantes notes inédites de l'auteur de* L'Esprit des Lois *et des* Lettres persanes, *M. Barkhausen ayant bien voulu nous communiquer les épreuves du nouveau volume d'inédits de Montesquieu, qui va paraître sous le titre de* Lettres et Arts.

*
* *

Je vois des gens qui s'effarouchent à la moindre digression, et, moi, je crois que ceux qui savent en faire sont comme les hommes qui ont de grands bras, et qui atteignent plus loin.

*
* *

Outre le plaisir que le vin nous fait par lui-même, nous devons encore à la joie des vendanges le plaisir des comédies et des tragédies.

*
* *

Ceux qui font ces pièces d'éloquence pour agrandir ou diminuer les choses ! Qui est-ce qui voudrait avoir un habit si grand ou si petit ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'il fût juste ?

*
* *

On aime à lire les livres des anciens pour avoir d'autres préjugés.

*
* *

Deux chefs-d'œuvre : la mort de César dans Plutarque, et celle de Néron dans Suétone. Dans l'une, on commence par avoir pitié des conjurés, qu'on voit en péril, et ensuite de César qu'on voit assassiné. Dans celle de Néron, on est étonné de

le voir obligé par degrés de se tuer sans aucune cause qui l'y contraigne, et cependant de façon à ne pouvoir l'éviter.

*
* *

Je dis : « Voltaire n'est pas beau, il n'est que joli. Il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût ; il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été. »

*
* *

Ouvrages de Voltaire, comme ces visages mal proportionnés qui brillent de jeunesse.

*
* *

J'ai un honnête homme de mes amis qui a fait de belles notes sur Montaigne. Je suis sûr qu'il croit avoir fait les *Essais*. Lorsque je le loue devant lui, il prend un air modeste et me fait une petite révérence, et rougit un peu.

*
* *

Esthétique. — Le père Buffier a défini la beauté : l'assemblage de ce qu'il y a de plus commun. Quand sa définition est expliquée, elle est excellente... Le père Buffier dit que les beaux yeux sont ceux dont il y en a un plus grand nombre de la même façon ; de même la bouche, le nez, etc. Ce n'est pas qu'il n'y ait un beaucoup plus grand

nombre de vilains nez que de beaux nez; mais c'est que les vilains sont de bien différentes espèces; mais chaque espèce de vilains est en beaucoup moindre nombre que l'espèce des beaux. C'est comme si, dans une foule de cent hommes, il y a dix hommes habillés de vert, et que les quatre-vingt-dix restant soyent habillés chacun d'une couleur particulière : c'est le vert qui domine.

*
* *

Portraits. — Mon ami et mon protecteur en Angleterre, feu M. le duc de Montaigu : il était comme ces pierres dont on tire du feu, et qui restent froides.

*
* *

Mairan, si supérieur à tout dans les sciences, et qui employe tous les petits ressorts pour se faire, de tous côtés, de la réputation. Je le compare à ce Breton, marquis de Comaduc, qui avait cent mille livres de rente et demandait l'aumône. Ceux qui craignent tant pour leur réputation et sont blessés des plus petites choses, ils sont comme les corps de M. de Newton, sur lesquels on agit *in distans.*

*
* *

Je disois de M. de la Trémouille : « Personne au monde ne fait mieux que lui ce qu'il ne faudrait pas faire. »

Je disais du ch... de Play...: « Si doux! Il me semble que je vois un ver qui file de la soye. »

*
* *

Le marquis de M...: « Il a une familiarité indécente, qui déplaît à ceux qui sont au-dessus de lui, et à ceux qui sont au-dessous. »

*
* *

Maupertuis dit que Voltaire est l'homme qu'il connaît qui a le plus d'esprit en un temps donné. Je disois aussi que la duchesse d'Eguillon était la femme de France qui mentoit le plus en un temps donné.

*
* *

Caractères ethniques. — Les Vénitiens sont insociables. Quand vous allez les voir, vous ne savez si vous entrez par la porte ou par la fenêtre, si vous y faites du plaisir ou de la peine...

*
* *

L'indiscrétion des François dans les insultes faites à l'honneur des maris italiens leur a fait perdre le royaume de Naples, celui de Sicile, le Milanois et quelques-uns de ces états plusieurs fois. Ils les ont égorgés en Sicile; ils se sont révoltés ailleurs; et dans le temps que ces peuples étoient

le plus las des François, les François ne l'étoient pas moins d'eux, par la rage de retourner en France.

*
* *

Ce qui fait que, de nos jours, il n'y a plus de dévotions, confrairies, assemblées d'églises, sermons, c'est que la galanterie n'en a plus besoin : on voit les femmes partout.

*
* *

A Paris, on est étourdi par le monde ; on ne connaît que les manières, et on n'a pas le temps de connaître les vices et les vertus.

*
* *

Ils croient en Angleterre que la moitié des Français est à la Bastille, et l'autre à l'hôpital.

MONTESQUIEU

C'EST LE TEMPS BIENHEUREUX...

C'est le temps bienheureux où la rose s'éveille
Dans le jardin fleuri de clartés et d'odeurs.
Près des ruches voltige avec un vol d'abeille
Un vol miraculeux de bleus parfums de fleurs.

C'est le temps où tout se rajeunit et se noie
Dans la vierge clarté que verse un ciel profond.
C'est le temps de la rêverie et de la joie
Où les songes d'hiver s'appellent et s'en vont.

La nature s'éploie ainsi qu'une grande aile
Heureuse de ramer dans l'espace fleuri
Et l'âme de la grande terre maternelle
Monte vers le ciel clair — se répand et sourit.

Toute la vie exulte au cœur des bois farouches —
Orgue immense grondant un hymne à la beauté, —
C'est le temps où l'on sent frémir toutes les bouches
Ivres de se reconquérir dans la clarté.

Mon Dieu ! par cet amour universel des âmes
Le monde communie en toi, temple éternel,
Temple d'éternel rêve où s'élève la flamme
Qui féconde la terre et rajeunit le ciel !

Frédéric Saisset

MADRIGAL

Entre l'art qu'Hugo fit vainqueur
Et l'art que Rembrandt exhaussa,
Comme Swift balançait son cœur
Entre Stelline et Vanessa,

Moi, je balance mon caprice.
Pour chanter le ciel, l'air, la brume,
L'insecte dont l'antenne crisse,
Me servirai-je de la plume ?

Chercherai-je le trait, le ton,
Les modelés, leurs jeux divers,
Ou, pareil au chaste Milton,
La forme pleine et le beau vers ?

Pour te représenter ce cygne
J'alignerai des phrases blanches,
Ou je tracerai quelque ligne
Oblongue, semblable à tes hanches ?

S'il me plaisait de dire, un jour,
Que je t'aime, laissant compas,
Toiles, j'écrirais mon amour,
Car le baiser ne se peint pas.

Mais, pour marquer ton regard tendre,
— Il me fixe — l'éclair humide

Dont ta bonté va me surprendre,
Que n'ai-je le pinceau du Guide!

Ta grâce ne se lirait point,
Ton charme tremblant et rieur
Où l'allègre fossette point.
Oh! ton charme dominateur!

J'embrasse tes doigts... Quelle touche
Saurait définir leur caresse?
Quel mot saurait conter ta bouche,
Perle rouge, fleur de tendresse.

Le fusain peut-il exprimer
Les éclats souples de ta voix,
Tes chants, ton rire parfumé
Ainsi que la fraise des bois?...

Dans un paysage de temple
Et de cigognes lumineuses,
On voit le guerrier au geste ample
Courir des bêtes fabuleuses,

Le guerrier lourd, peint par Tosa
Ou par Zéchinn, sur le koro,
Le netzutkté, sur le fouk'sa,
Le vase, la coupe, l'inro,

Le kodzuko, le porte-cendre,
Et sur le crépon éphémère;

Mais quel artiste oserait rendre
Nos luttes avec la chimère ?...

Ayant l'épique alexandrin
Pour célébrer ton cœur loyal,
Il me faudrait cuivre et burin :
Je te parerais d'idéal.

De quel crayon esquisserai-je
Tes cheveux agaçant mes lèvres ?
Dois-je écrire ton corset beige,
Ses lueurs, ses bouquets de Sèvres ?

Comme Jésus-Christ eut saint Paul,
Les nuages, l'éternité,
Tu m'as, déesse au mince col,
Pour apôtre de ta beauté.

Donc, si tu veux que ton nom erre
Par les demains, ma bien-aimée,
Choisis à ta guise, préfère
D'être peinte ou d'être rimée ?

NICOLETTE HENNIQUE



L'HISTOIRE DE KIDJINN ET DE O KAMMA SAN

Nous empruntons l'histoire suivante au beau livre d'études japonaises que vient de publier, sous le titre de Japanese Plays and Playfellows, *Mr Osman Edwards. Le volume superbement édité par William Heinemann, se recommande aux amateurs non-seulement par l'excellence du texte, mais aussi par des reproductions superbes d'estampes japonaises en couleurs publiées pour la première fois en Europe. La version française est de M. Henry-D. Davray.*

Quand sa mère mourut, O Kamma fut tellement abattue par le chagrin qu'elle perdit tout intérêt à vivre. Chaque jour, elle portait des fleurs sur la tombe, et chaque soir elle ne s'endormait qu'épuisée par les pleurs. Mais, quand un mois se fut écoulé, son père qui était d'humeur gaie et qui aimait la musique et le *saké,* gronda sévèrement sa fille, disant que, puisque c'était la volonté du Ciel que sa *sedzenninn,* ou fidèle ménagère, eût quitté

ce monde de douleurs, il était ingrat de rendre les survivants malheureux par de perpétuelles lamentations — et c'était même impie.

Donc, O Kamma conserva un visage animé tandis qu'elle vaquait aux soins de la maison ; mais tous les soirs elle s'arrangeait de façon à grimper au haut de la colline, au temple de Kiyomidzou-dera où elle faisait ses prières à la Très Compatissante Déesse Kouannonn, qui était d'aspect aussi gentil que l'avait été sa mère.

Mais quand cette habitude lui eut procuré une tranquillité d'esprit qui n'était pas éloignée du bonheur, son père prit une femme parmi les geishas de Shimabara. Celle-ci, qui était pleine de jalousie et de cruauté, rendit la vie intolérable à sa belle-fille. Elle s'aperçut que la principale joie de la jeune fille était sa visite nocturne à Kiyomidzou, et comme elle n'osait pas lui défendre ouvertement d'aller au temple, elle lui imposait de longues tâches, disant :

— Tu ne sortiras pas avant d'avoir raccommodé tous les *shôdji,* — ou bien — Il faut d'abord finir de broder ce *kimono.*

Mais O Kamma travailla deux fois plus fort qu'avant et ne manqua jamais une fois sa prière du soir à la Déesse.

Alors la méchante belle-mère tenta de l'effrayer pour qu'elle n'y allât plus.

Un soir, elle se cacha derrière un pilier du temple et quand la jeune fille entra, elle s'élança

vers elle portant un masque redoutable de Kidjinn, dont les dents scintillaient furieusement dans le crépuscule. Mais O Kamma dit :

— Mords-moi si tu veux, O Kidjinn Sama, je dirai quand même mes prières.

Alors les choses changèrent. Car un cri d'épouvante s'échappa des lèvres de la geisha, et quand O Kamma agenouillée se releva, elle vit que le masque du démon était si étroitement fixé qu'on ne pouvait plus l'enlever de la figure de sa belle-mère. Cette dernière, dans une agonie de terreur, suppliait la jeune fille d'implorer l'aide de la Très Compatissante. Et O Kamma intercéda auprès de Kouannonn et le démon voulut bien lâcher la face de la méchante femme.

Mais de ce jour elle perdit toute beauté et toute gaieté de cœur, et elle n'essaya plus de s'ingérer dans les devoirs de piété filiale qu'accomplissait O Kamma San.

LE MIROIR DES YEUX ET DES EAUX (FRAGMENTS)

...Le miroir des fontaines, les chères cantilènes
Des brises par les bois,
Le chœur confus des sèves — mariage des rêves,
Mariage des voix ! —

Des reflets d'émeraude, la somnolence chaude,
Les nids qu'on ne voit pas,
Et sur les mousses molles l'essaim des Nymphes folles
L'empreinte de leurs pas.

D'invisibles aromes, la valse des atomes
Dans la gloire de l'air ;
Nos cœurs qui se recueillent, l'ombre heureuse des feuilles
Sur son visage clair.

Des rires blonds d'abeilles -- bruits flottants sous les treilles --
Déluges de clartés,
Les corolles légères, les piques des fougères ;
Toutes les voluptés :

Romances éternelles, le feu de ses prunelles,
Les mots mystérieux —
Triomphe ! épithalame ! O mon âme, ô mon âme !
Que te veulent les cieux ! —

*
* *

Nous avons fui sous le silence des verdures
A travers les réseaux des liserons soyeux,
La forêt diaphane apaise ses murmures
Pour écouter chanter nos cœurs mystérieux.

Recueillons-nous : la solitude est notre amie,
Le rêve des vieux jours bourdonne au fond des bois.
Les arbres et les fleurs de l'orée assoupie
Se souviennent du timbre argentin de ta voix.

Recueillons-nous : la solitude s'émerveille
De voir ta robe claire au détour des sentiers,
Un charme délicat s'alanguit et sommeille
Sur le sombre velours des pins et des lauriers.

Le flux des sèves boût dans les tiges nouvelles,
La vie au fond des bois palpite sans effort
Si douce qu'on croirait ouïr le frisson d'ailes
Ou le souffle apaisé d'un ange qui s'endort.

La tristesse des eaux soupire sur les mousses
Ainsi qu'un bruit de pas qu'on dirait s'éloigner
D'un dieu guettant dans l'onde aux transparences douces
Les Nymphes des roseaux qui viennent s'y baigner.

Le silence est la voix profonde du mystère.
Recueillons-nous : l'écho des vents harmonieux
Dans les feuillages verts a fini par se taire ;
La tristesse des eaux parle à celle des yeux.

La tristesse des eaux parle à celle des âmes;
L'instant qui nous unit est grave et solennel...
— Te souvient-il encor de l'heure où nous rêvâmes
Pour la première fois d'un bonheur éternel ? —

Penche vers moi tes yeux aux profondeurs ombreuses :
Le poème immortel de l'immortel amour
Déroule des réseaux de chimères heureuses
Dans leur miroir plus pur que le ciel d'un beau jour.

Penche vers moi tes yeux : les yeux mieux que les lèvres
Savent tout l'infini des mots restés sans voix
Et le secret divin des douloureuses fièvres
Où nos âmes d'enfants s'étreignirent parfois...

Oh ! chanter la jeunesse et la bonté des choses,
Tenter avec l'espoir de revenir vainqueur
Le seuil inexploré des grands paradis roses,
Mettre dans un baiser tout le ciel sur son cœur !

Chanter ! prendre aux ruisseaux d'argent leurs cantilènes,
Aux pics sereins leur rêve inaltérable et pur ;
Fondre tout l'or vivant des tendresses humaines
Dans un vaste creuset de lumière et d'azur !

Puis mourir, lentement, sans savoir ni comprendre,
Parmi la fête des rayons et des couleurs,
Pour avoir respiré le parfum lourd et tendre
Que nous auraient versé quelques magiques fleurs !

ANTOINE ORLIAC



AARDENBURG DE ZEELAND

Parmi son bruit de lourd rouet, le moulin tourne
Ses longs bras fous, ronfle du vent dans le silence,
Bute à la porte et la secoue : le froid s'enfourne.
Le rude hiver sèche la rue au vide immense.

Derrière son écran de guipure et le givre
De la vitre — ô tiédeur des chambres pour enclore
Les songes nés en feu sur la panse des cuivres —
La Zélandaise, — un front paré d'épingles d'or

Et de dentelles, blonds cheveux et regards clairs —
Guette, au miroir espion où meurent ses yeux las,
Attentive au passant qui ne passera pas....

— Oublie ta vie en ce simple repos. Sans but
Suis le rêve intérieur aux lentes volutes ;
Mire ton âme vide au pays des miroirs.

A. M. Gossez

D'UNE VOIX

Ta voix s'est élevée en un divin sanglot,
Comme le violon pleure à la chanterelle,
D'une harmonie étrange en l'extase d'un flot
De volupté — mais aux notes d'amour plus frêle.

Claire et légère tu me fus la danse grêle
De la souple ballerine, qui s'exténue
Au vol de folie et de musique irréelle,
Et se pâme, aux lèvres un sourire ténu...

Puis s'est émue ta voix d'une larme d'angoisse,
Sublime tu pleuras la chanson de ton rêve
Rythmée de la douleur que tout le désir croisse
Vers l'intangible songe qui fuit, l'aile brève.

En flûte de cristal tu chassas la tristesse ;
Les notes égrenées en transparence d'eau
Montèrent pures et hautes en ton Ivresse...
Ta voix s'est brisée, comme se casse un roseau.

MARIE-THÉRÈSE CUSSAC



LES LILAS

Dessin
d'André des Gachons

LILAS

La maison où je t'ai connue est tout là-bas,
Qui rit dans le grelottis mauve des lilas.

Elle s'ouvre : aux faufilements des jeunes brises
Les lilas ont des branles doux, et les cytises.

La maison où je t'ai connue est dans l'avril.
Sous le ciel bleu des parfums vont… Te souvient-il ?

Il y a des lilas, avec leurs têtes claires,
Embusqués dans le coin du mur, entre les pierres.

Tu m'attendais… C'était dimanche quelquefois…
Des cloches… au bout du jardin, le banc de bois…

Sur la musique intérieure de nos âmes
Les hirondelles qui passaient coulaient des gammes.

Tu songeais, encadrant ta tête de ton bras.
Il pesait de la grâce aux branches des lilas.

Sur ton doux cœur des rêves graves à la file
Passaient, comme les hirondelles sur la ville.

Je suis entré. J'ai pris ton cœur dans mes deux mains.
…Ta maison est là-bas, après bien des chemins…

Elle sourit son clair avril de bienvenue,
Jusqu'à toujours, depuis l'avril qui t'a connue…

Georges Périn



MÉANDRES PAIENS

APOLLON EN ARMURE

Une clarté éblouissante a traversé la vallée ; elle escortait Phébus. Mais, dans son passage rapide comme un éclair, le dieu de la joie et de la vie m'apparut comme le dieu terrible des combats. Car, au lieu de sa lyre d'or, il portait une armure, et sa face lumineuse avait encore l'expression altière et irritée qui provient d'une récente victoire. C'était Apollon destructeur, dont les flèches portent au loin et ne manquent jamais à leur but. Et mon trouble fut calmé par le dieu lui-même dont j'ai cru entendre la voix :

« Ne t'alarme pas, dit-il, si je porte une lance et un arc, et si ma lumière détruit sur son passage. Je ne sais nuire qu'aux mauvais ; et je puis sauver

des maux et entourer d'une heureuse protection ceux qui m'invoquent. »

PERSÉVÉRANCE

Oui, entre ces deux intervalles infinis, ta vie s'interpose plus rapide que l'instant. Et ce bref instant, dans quels longs tourments nous le consumons !

L'ignorance a plus d'une fois méprisé l'or en faveur de l'utile airain. Et la rusée Envie aime à sauter sur tout ce qui s'élève au-dessus du niveau vulgaire : plus d'un valeureux succombèrent à ses artifices — qui sont revenus à un meilleur sort.

Ainsi, tu vois les vicissitudes de maintes choses inespérées. Car tout est visible et présent au dieu de la lumière, à qui rien n'échappe. Et ceux que les hommes ont reniés ont souvent acquis les dieux pour alliés.

Toi, enfermé dans un calme toujours égal, pense aussi avec foi à ce dieu lumineux, qui envoya à Arion le dauphin sauveur, quand les flots l'assaillirent au milieu de son voyage. De même, au naufragé de la terre, égaré par une mauvaise occurence

dans le domaine des Harpies immondes qui savent souiller tous les mets, le dieu propice saura envoyer à temps son fier cheval ailé, qui l'emportera, libre enfin, aux espaces d'azur !

CONSTANTIN J. PRASSAS

Athènes, juin 1901.



Esquisse par
L. DE JONCIÈRES

MIÈVRERIES

Je contemple ton front pensif qui veut se taire,
et je comprends qu'on ne te parle qu'en prières,
ô rêveuse lassée comme un air de Schumann
qui lamente sa note aux clavecins d'antan.
Je n'ose pas chercher le secret de tes songes,
et je laisse mourir le soir qui se prolonge
silencieux dans le salon discret.
Je rêve aussi d'être celui qui t'aimerait,
celui qui soutiendrait ta nonchalance, ô femme,
et qui, lorsqu'un espoir éclorait dans ton âme,
se trouverait dans les douceurs de cet espoir.
J'ai dans le cœur des mièvreries de reposoir ;
je ne tends pas vers toi mes bras comme des chaînes ;
je ne veux pas ton corps en cette heure incertaine,
car ton corps a vêtu ton âme, et je la veux
cette âme de douceur qui songe dans tes yeux,
et je n'entrevois plus dans l'ombre insidieuse
que ta pensée sur ton front calme, ô ma rêveuse.
Telle, quand le couchant sanguinole au lointain,
la beauté du soleil fuse aux lames des pins,
dans l'ombre du salon où glisse un rayon fauve
la beauté de ton cœur fuse dans tes yeux mauves.

Marius Labarre

Tête de Femme
par
CORONT



MADRIGAL

Pour bercer tes yeux las des livres et des choses
Je rêve de baisers à peine consentis,
De légers frôlements sur tes paupières closes
Où, tendrement, de l'ombre rose se blottit...

Ma lèvre s'exilera parmi tes longs cils
De l'exaspérant ennui des mots et des phrases
Trop souvent ressassés ; ma lèvre émue, au fil
Des caresses de tes yeux, oublira l'extase
Nostalgique des vers maintes fois balbutiés
Et, rafraîchie ainsi des nerveuses brûlures
Que fait flotter dans l'air le jeune vent d'été,
Elle se fera si puérile, si pure,
Que mes baisers seront aux vulgaires baisers
Ce qu'un balbutiment est à une parole,
Ce qu'un regard qui rit est à l'œil apaisé,
Ce qu'une câlinerie est aux ardeurs molles...

Et ces baisers zézayés, ces baisers d'enfant
Te seront si bons qu'alors même que ma lèvre
— Afin que ses plaisirs restent des plaisirs blancs,
Pour que son abandon ne devienne pas fièvre —
Eloignera tes yeux, doucement, doucement,
Les cheveux chiffonnés, le front teinté de rose,
Comme bercée encor, tu resteras longtemps
La tête un peu penchée et les paupières closes...

Émile Lante

LA MORT DU GOÉLAND, PAR JACQUES MARION.

A Madame Clairette Santelli.

Monsieur Durand, l'arme sur l'épaule, convoitait la proie glorieuse d'un des grands oiseaux du large, qui, du bout de leurs ailes, semblaient frôler le bord bleu du firmament. Ses traits qui, jadis peut-être, furent vifs à composer avec mystère son sourire ou son image en peine, s'étaient déliés en un visage inerte, involontaire et gras. Un béret et des étoffes multicolores, dont elle se pavoisa, aggravaient par leurs contrastes la face pourpre de madame Durand, d'une laideur artificielle et éclatante. Un fils, né de leur chair sans grâce, avec une petite âme prudente, immobile et cruelle,

demeurait dans l'ombre familiale, souhaitant, pour le plaisir d'un joujou rare et chaud encore, la mort du goéland aux grandes plumes pâles ; et il était cependant frère des enfants, qui tendent leurs bras frêles à la vie, et dont le clair regard étonné, qui frissonne comme une eau bleue, pleine de printemps, mêle à toutes les vieilles choses, plus jeunes à s'y mirer, en leur éternité, comme un souvenir de ciel. Le geste étriqué, comme s'ils craignaient de se heurter encore aux murs étroits de leur boutique, ils restaient, comme des étrangers hostiles à toute cette nature en fête, dont l'âme, à travers le silence, s'exprimait, d'âme à âme, à celle de l'homme.

Autour d'eux, tout vivait, tout s'unissait à vivre. Le soleil était la lumière du flot, qui l'animait de son rythme, et les vagues dépliaient leurs clartés chantantes, cueillies à l'horizon. La lumière des printemps passés s'érigeait au fil des épis, qui, comme des cierges d'or, montaient en plein azur, les coquelicots semblaient les calices rouges, où la terre tendait son sang vers le soleil. Des blés, moissonnés par l'éclair recourbé des faulx, et qui s'inclinaient, avec le geste lent et triste de choses blessées, pour mourir, s'élançaient des papillons, comme leur âme légère et délivrée ; sans doute, la clarté de l'astre neigea parmi les blés, et s'était mis à battre en cet arc-en-ciel d'ailes. Les femmes, la poitrine lourde de toutes les floraisons futures de la race, emportaient, liés à leurs gerbes, les désirs des hommes.

Soudain, un coup de feu, brutalement, emplit l'espace bleu. La terre cria par tous ses échos. Sur la lueur renversée des faulx, les paysans s'étaient arrêtés. Il y eut tout à coup, moins de lumière au ciel, moins de silence dans le monde. Un des oiseaux, la forme ailée et voyageuse de tout ce paysage, était tombé avec des cris rauques, grotesque, une aile rompue, battant de l'autre, à grands gestes fous, pour s'envoler encore, il courait sur le sable. L'enfant l'environnait, tapant des mains, avec un rire de joie, et n'osant s'en saisir, de peur du bec et du sang.

Le père noua ses doigts au col flexible et blanc du goéland. Puis ils s'agrippèrent étroitement autour de la poitrine; et l'agonie commença. Sous l'étreinte, le corps, vêtu de claire écume, se débattait, se gonflait, se tendait; la tête sanglante se soulevait pour respirer encore un peu; et chaque gorgée d'air qui s'en allait était un peu du souffle bleu du ciel. Au creux de ses grosses mains cruelles, lâches, crochues à s'acharner sur l'épargne, il emprisonnait la vie tout entière; et le rythme de l'univers, résumé au battement du cœur du grand oiseau douloureux, palpitait entre ses doigts, ne voulant pas mourir encore. Du fond de sa conscience et des temps, pervertie et raffinée à toutes les civilisations, l'instinct des grands aïeux farouches, qui luttaient contre les fauves, s'exaltait au geste ridicule et lourd de cet homme, qui tuait et prolongeait la mort, pour l'unique volupté de tuer;

car, à l'exemple des forêts primitives qui composèrent la terre, notre âme est faite de passés innombrables, et nous ne sommes jamais que des cimetières vivants.

« Il ne veut pas crever, l'animal », s'écria l'homme avec colère.

Ses mains rapaces, qui paraissaient agir d'une vie propre, se ruèrent plus âprement sur la bête de blancheur et de joie. Tragique et bouffon, il s'indignait de ce que, malgré sa volonté, elle s'obstinât à se débattre et à vouloir vivre, elle aussi. Ses yeux, qui se closaient au soir, pleins d'étoiles, et se rouvraient le matin, emplis d'aurore, tremblaient. Peut-être à sa mémoire obscure revivait l'image oubliée de quelque oiseau, aux plumes blanches comme les siennes, qui tomba, comme lui, après le même son mystérieux, qui n'était pas la rumeur familière du flot ; sans doute, de tout l'effort du pauvre être primitif et blessé qu'il était, cherchait-il à imaginer les rapports inconnus entre ce bruit, cette plaie rouge, à son côté, ces mains injustes, qui lui faisaient si mal. D'un effort suprême, voulant de l'air, encore, quand même, dans l'angoisse lente et infinie d'étouffer, et voulant s'évader, de la souffrance et de la mort, dans l'azur coutumier, le grand oiseau ouvrit son aile, renversa sa tête vers le soleil ; de ses plumes hérissées d'horreur, en une convulsion dernière, il dispersa son sang sur les mains rouges, et mourut.

Ils s'en retournaient vers la ville, l'enfant, por-

tant, comme un trophée, l'oiseau, dont les ailes traînaient dans la poussière, et dédiant à son père le regard d'admiration de ses prunelles trop pâles, la femme, d'une allure plus soumise. « Père, le mangerons-nous ? — Il n'est pas même bon à cela ». Et à ces paroles, toute l'inutilité et la lâcheté du meurtre se révélaient. « Qu'en ferons-nous ? » Et fier de reposer sa tête conjugale sur cette poussière de neige et d'aurore, il répondit : « Avec les plumes, un oreiller. »

JACQUES MARION

LES VIOLETTES

A mon ami Jacques Dyssord.

Tu m'as donné, ce soir, un bouquet de violettes,
Et ma main a tremblé lorsque je l'ai reçu ;
Je l'ai mis sur mon sein et tu n'en as rien su,
Et j'ai baisé les fleurs comme des amulettes.

Et puis j'ai regardé les corolles violettes,
Mais elles pâlissaient et mon cœur fut déçu ;
Alors j'ai pris de l'eau dans le bassin moussu
Et j'ai fait sur les fleurs tomber des gouttelettes.

Parfois, triste, se meurt ainsi mon pauvre cœur,
Et je pleure, perdu, l'ineffable bonheur
Que donne le regard de tes longs yeux, ô femme !

Mais lorsque quelquefois par un heureux retour
Tu laisses s'abaisser sur moi tes cils, l'amour
Comme une goutte d'eau fait revivre mon âme.

Touny-Lerys

LE CONDAMNÉ

A Maurice Rollinat.

Sous un ciel froid — sur la grand'route,
Un convoi de deuil, d'un pas lent,
S'en va vers le pays du doute
Sous un drap noir bordé de blanc.

Sombre convoi que nul ne pleure...
Pas un parent, pas un ami !
Tu n'as donc à ta dernière heure
Que ce vieux prêtre qui gémit...

Quel est donc l'homme qu'on enterre,
Ainsi qu'un chien, sans qu'un sanglot
N'éclate au moment où la bière
Glissera — lourde — en son caveau ?

Qu'a-t-il fait ? — Un vieil homme passe
Mais aussitôt s'est détourné...
— Qu'est-ce donc ce convoi qu'on chasse ?
— C'est le convoi du condamné...

Ah ! — voilà la fin du mystère,
Cadavre au front de cire blanc
Sous ton lugubre et froid suaire
Tes mains sont donc rouges de sang,

Et sous tes yeux sans feux, sans flammes,
Peut-être vois-tu revenir
Les spectres errants ou les âmes
Des frères que tu fis mourir…

Pour que ton cœur, peut-être, expie
Tes crimes au fond du tombeau
Vois-tu ta victime accroupie
Te frapper du même couteau !

Et ta bouche éclate peut-être
D'un rire froid et convulsé
De ne plus pouvoir te repaitre
De la chaleur du sang versé !

…Je ne sais si ta dernière heure
Te fut l'aube du repentir ;
Si ce fut le Remords qui pleure
Qui descendit t'ensevelir ;

Si devant quelque image sainte,
T'agenouillant tout en tremblant,
Tu sus remettre dans ta plainte
Ta candeur et ta foi d'enfant.

Je ne sais — Mais l'homme condamne !
Et c'est pourquoi sur ton cercueil
Pas une rose ne se fane,
Nul ne pleure en signe de deuil !

Si, ce prêtre seul qui fredonne
Ton requiescat, condamné !
Car, si là-haut le ciel pardonne,
Les hommes n'ont pas pardonné...

Mais condamné... La neige tombe...
Peut-être pour blanchir ta main
Ou pour égrener en ta tombe
Des fleurs sur ta couche en sapin,

Cependant que, morne patrouille !
Les corbeaux s'en vont croassant
Dans le ciel froid, qui se barbouille
De nuages couleur de sang !

Lionel Nastorg



TABLETTES

LES LIVRES

CH. GUÉRIN, *Le Semeur de cendre* (Mercure). — FRANCIS JAMMES, *Le Deuil des primevères* (Mercure). — RÉMY DE GOURMONT, *Lilith* (Mercure). — ARTHUR MACHEN, *Le grand dieu Pan* (La Plume). — MAURICE MAETERLINCK, *La Vie des Abeilles* (Fasquelle). — ALBERT SAMAIN, *Le Chariot d'or* (Mercure). — PAUL CLAUDEL, *L'Arbre* (Mercure). — PAUL GAUGAIN et CHARLES MORICE, *Noa-Noa* (La Plume). — HENRI AIMÉ, *Fragments de la Vie radieuse* (Mercure).

Il faut que nous soyons contents de nos poètes. Après les admirables *Stances* de Moréas et les belles *Petites Légendes* de Verhaeren, voici *Le Semeur de cendre* de Charles Guérin et *Le Deuil des primevères* de Francis Jammes.

Pierre Quillard a fait, dans le *Mercure*, un excellent article à propos de ces deux livres. Comment ne point

penser, en effet, à unir les louanges de ces deux hommes, qui s'aiment et s'admirent l'un l'autre et se ressemblent par tant de points? Mais il est fort difficile de mener à bien ce légitime parallèle : les poètes nous réservent à l'analyse, tant de mystère! Charles Guérin, dont la poétique savante et harmonieuse semble d'un artiste, est un penseur et un passionné ; Jammes, avec ses vers simples et heurtés, est un grand artiste. Celui-ci marche vers la nouveauté, vers l'impressionisme du détail net et soudain ; a-t-il vu sans vouloir s'en inspirer le petit tableau de son ami le peintre Lacoste, représentant un bourgeois accoudé à une barrière de bois dont chaque latte projette une stricte barre d'ombre sur la jaquette ensoleillée?... Guérin marche vers l'exaltation de l'idée — amour, volonté, foi ; il peut s'inspirer de la victoire de Samothrace, qui est un rêve et une chair, et de la sculpture dramatique en général ; et surtout de la musique, de celle des maîtres passionnés et tristes.

Et cependant le poème « *Ton cœur est fatigué des voyages?* » ne pourrait-il pas être de Jammes, et l'*Élégie à Albert Samain* ne pourrait-elle pas figurer dans *Le Semeur de cendre?*

Là-dessus il ne faut pas essayer de conclure, et l'éloge particulier de l'un et de l'autre n'étant plus à faire, il faut laisser là les poètes, ne pas trop les féliciter, et les abandonner avec leur solitude et avec le bonheur qu'ils ont de nous avoir donné de belles œuvres et de nous en préparer d'autres.

M. Henri Aimé qui publie un recueil de vers intitulé *Fragments de la Vie radieuse* est plus savant que simple : Ses poèmes sont harmonieux et non sans originalité ; mais il faut trop de préparation pour le lire. Ces vers sont très remarquables, et ils pourraient être très beaux : même après avoir goûté le charme de ses poèmes, il faut dire cela à M. Henri Aimé.

Encore un recueil de poèmes, recueil touchant et parfait, *Le Chariot d'or*. Certes Samain restera toujours « l'auteur du *Jardin de l'Infante* » ; mais toute son

œuvre sera toujours admirée. Tout n'y est pas beau, mais, à défaut de beauté, on trouve une continuelle perfection. *Le Chariot d'or* est surtout une œuvre parfaite. *Intérieur*, *Élégies*, *Invocations*, bien des poèmes sont dans ce livre de la fin des songes gris et tristes d'automne.

Le vent tourbillonnant qui rabat les volets,
Là-bas tord la forêt comme une chevelure.

Et le recueil se termine sur de beaux vers qui font songer à la mort glorieuse du malheureux poète :

... Et pareil à la mer, qu'inonde un couchant d'or,
Il entre dans l'orgueil sublime de sa mort !

* * *

L'ingénieux et beau drame biblique de Rémy de Gourmont, *Lilith*, mériterait d'être longuement étudié ; car s'il semble d'abord un badinage ironique, il apparaît bientôt comme une œuvre pleine de beauté, admirable parallèle de la *Tentation* de Flaubert, et digne mise en œuvre de ces deux précieux guides des écrivains, la *Culture des Idées* et l'*Esthétique de la Langue française*. Il est écrit que Dieu créa deux femmes pour Adam, l'une du limon de la terre fut immédiatement envoyée hors du paradis et devint Lilith, compagne de Satan, l'autre de la côte d'Adam fut Ève, seconde femme primitive. Avec un tel sujet et parmi les vivants personnages des anges et les beaux paysages de la terre en voie de création, Rémy de Gourmont a fait un drame fort beau, où l'on remue de grandes idées avec le sourire aux lèvres, et qui est à la fois un divertissement ironique et une étude profonde de l'âme humaine.

* * *

Le Grand dieu Pan d'Arthur Machen, est aussi en même temps une œuvre qui fait penser, et un roman

plein d'artifice. Et M. P.-J. Toulet, l'auteur de l'extraordinaire et charmant *M. du Paur*, a bien fait de le traduire en français. Le personnage d'Hélène Vaughan est une création très remarquable et *Le Grand dieu Pan* est vraiment une œuvre d'art.

Il faut encore citer le bon livre suave et naïf *Noa-Noa* de Paul Gaugain et Charles Morice, qui nous peignent d'un savant pinceau impressionniste l'île chaude et parfumée de Taïti, le gros recueil dramatique du puissant poète Paul Claudel qui contient sous le titre de *L'Arbre*, la fameuse pièce *Tête d'Or*, la charmante *Jeune fille violaine*, l'admirable drame poétique et réaliste *L'Échange*, etc..., et, enfin, louer respectueusement, comme on loue une belle action, *La Vie des Abeilles*, de Maurice Maeterlinck, sage et poète.

Pierre de Querlon

POÈTES ITALIENS

Reviviscenze, par Francesco Gaeta (L. Piero, éditeur à Naples. — *Le Corone*, par Alfredo Catapano (L. Piero, éditeur à Naples). — *Carmencita*, de Gius Gramegna (G. Maggi, éditeur. Torre-Annunziata).

Le recueil des poésies de F. Gaeta est remarquable par la perfection classique d'une forme lapidaire, au service d'une inspiration insignement sereine et pure qui sait ennoblir sans pédantisme les plus menues puérilités de l'amour et de l'existence. Les divers aspects de la nature et de la vie s'y reflètent en images harmonieuses et précises qui font penser aux maîtres latins dont Fr. Gaèta est l'admirable continuateur sans en être, comme tant d'autres, le servile copiste. Son œuvre est à retenir comme le plus heureux effort qui ait été fait en Italie pour la réalisation d'une renaissance latine efficacement comprise.

Sur les traces de F. Gaeta, son aîné, marche M. Alfredo Catapano. Depuis ses premiers opuscules, que je connus il n'y a pas si longtemps, les progrès du jeune poète

paraissent surprenants. Il y a dans ses *Corone* d'admirables pages qui révèlent éloquemment les ressources dont peut disposer son tempérament de poète, mais il devra se défendre des creuses rhétoriques qui parfois déparent ses essais et à son prochain recueil nous saluerons un artiste complet.

E. Sansot-Orland

L'excellent poète Gius. Gramegna, le directeur de la *Revue franco-italienne*, a fait dans son beau drame une noble tentative d'art. Le réalisme aigu de la vie moderne s'y mêle aux élans de sentiments généreux, et Gramegna est aussi net dans les expressions simples du dialogue banal, qu'il est poète dans les scènes de passion. Margaret Lovelorn (Carmencita), contrariée dans sa vocation pour le théâtre, puis se servant de son talent pour sauver son père, est une femme passionnée et forte. Il ne faudrait pas s'étonner de voir G. Gramegna, dont nous reparlerons prochainement au sujet du *Parfum vierge* qu'il vient de faire paraitre, devenir bientôt un des noms les plus justement fameux au-delà des Alpes.

P. Q.

Bibliographie. — *Storia di una notte d'estate*, par I. M. Palmarini (Edit. Iride Spezia) *L'Ecloga di Flora*, par Francesco Gaeta (id). *La Religion idéale*, par Paul Gourmaud (*Revue franco-italienne* de Naples). Revues. — *Flegrea* de Naples (articles de R. de Gourmont, Mardius, Rachilde, etc.), l'*Iride* de Spezia, la *Revue franco-italienne* de Milan.

L'ART

MM. Iturrino et Picasso, chez Vollard. — Pel i Ploma. — *Lettres d'artistes*, par Georges Denoinville. — *La Peinture synthetique*, par H. Fleischmann.

Il faut noter l'exposition qui vient de révéler chez Vollard l'excellent et jeune peintre espagnol Picasso.

C'est un interprète puissant des gestes, des draperies et des chevelures des danseuses populaires. Son dessin est impressionniste ; mais son coloris, tout en étant original et solide, passe de la claire netteté aux tonalités somptueuses sans quitter le classicisme. *Pel i Ploma* reproduisait, en même temps, de fortes esquisses de lui et son portrait par l'excellent peintre Casas. Il consacrait également un article à Joaquim Sorolla, l'auteur de *Préparation des raisins secs*, admiré à l'Exposition. J. Sorella, Picasso et Iturrino, voilà trois noms importants que nous apporte cette année.

De nouveau on nous a donné un ensemble d'œuvres de Mérodack-Jeanean. C'est un peintre triste assez puissant. Hector Fleischmann qui l'étudie dans sa plaquette *La peinture synthétique*, nous fait comprendre le génie de l'auteur de *Esseulée*, *La Tourmente*, *Vieille aux yeux verts*, et de bonnes aquarelles soulignées de vers d'Émile Boissier. J'avais aussi remarqué chez Damton le portrait de l'auteur par lui-même, avec ce modeste épigraphe : « On ne jette des pierres qu'aux arbres qui portent des fruits. »

Enfin M. Georges Denoinville nous fait encore un bon ouvrage d'art, *Lettres d'artistes* (Chamuel, édit.). Orné de l'*Ève* de Rodin, ce volume contient une bonne étude sur le Salon de 1900, sur la peinture étrangère pendant l'Exposition, et la suite de lettres de peintres sur différentes questions d'écoles que leur avait posées M. Denoinville. Il y a d'intéressantes opinions sur les maîtres contemporains, signées Carrière, Duhem, Rodin, Besnus, Fantin-Latour, Aman-Jean, Claude Monet, etc ... Et puis, c'est toujours amusant de voir M. O. de Champeaux « donner son suffrage à M. Bonnat » et M. Roullet vous expliquer comment « toutes ses sympathies vont au peintre Edouard Detaille. »

P. Q.

es. — Imp. LECESNE. *Le Gérant :* L.-DIDIER DES GACHONS.



L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art.

Rédacteur en chef: Pierre de Querlon, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris 16e.

Collaborateurs artistiques : Paul Berthon, P. Bocquet, Ch. Charpiot, André des Gachons, Detroy, H. Gillet, Grasset, Giffard, R. Fougeray du Coudray, Coront, Henri Gentil, Léonce de Joncière, Gaston Louis, F. Louis, Levy-Dhurmer, René Lelong, F. Maillaud, Madison-Durand, G. Ricard-Cordingley, Armand Rassenfosse, Rochegrosse, F. Rup, Victor Tardieu, J.-W. Sketcher, Jean Veber, P.-E. Vibert, Félix Valloton.

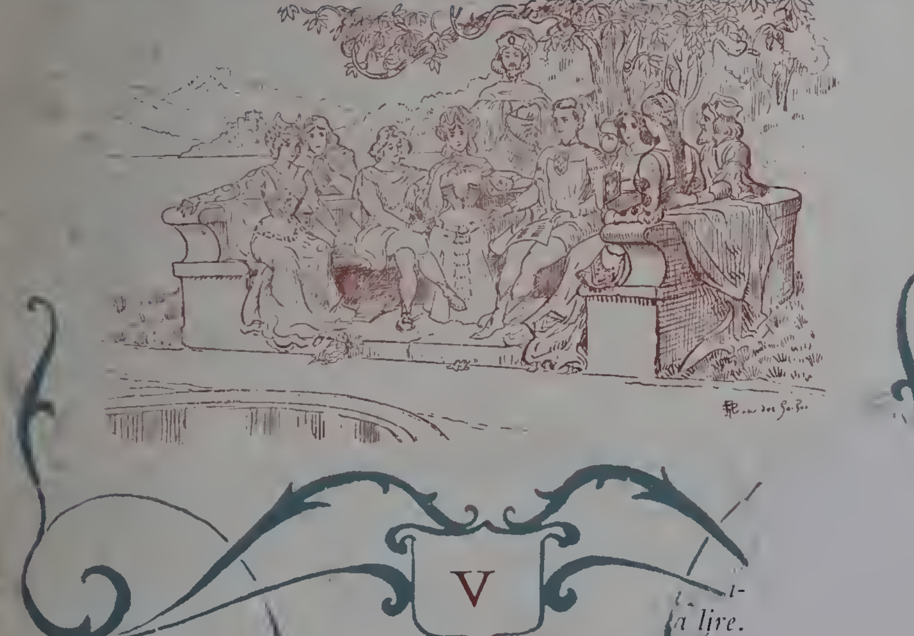
Collaborateurs littéraires : René d'Avril, Raymond Bouyer, P. Briquel, René Boylesve, Th. Braun, Ch. Chanvin, R.-M. Clerfeyt, G.-Z. Clouwez, H.-D. Davray, G. Docquois, Ed. Ducoté, Louis Fabulet, M. de Faramond, Paul Fort, Jacques des Gachons, E. Gaubert, H. Ghéon, André Gide, Rémy de Gourmont, Charles Guérin, Alphonse Germain, Léon Hennique, Nicolette Hennique, E. Hubert, Francis Jammes, Hugues Lapaire, Léo Larguier, Roger le Brun, Pierre Louys, J. Marion, Louis Mercier, M. Monmarché, Jean Moréas, Maurice Rollinat, Lucien Lemaire, Stuart Merrill, A. Orliac, Louis Payen, Ch.-Louis Philippe, Édmond Pilon, Hugues Rebell, Henri de Regnier, Jules Renard, Lionel des Rieux, W. Ritter, Jean Roselle, Antoine Sabatier, Ed. Sansot-Orland, Frédéric Saisset, Émile Verhaeren, Yvonne Vernon, etc...

ABONNEMENTS :

Un An, 6 francs. Edition de Luxe, 10 francs.

Prix : 1 fr. ∘ 2e Année ∘ Nos 21-22, Septembre-Octobre 1901

L'HÉMICYCLE



Revue Littéraire Illustrée

Ce Fascicule contient le texte ancien d'une Légende de Sainte-Solange

Ont collaboré a ce Numéro :

A.-Ferdinand Hérold
Thomas Braun
Viguier
Marc Varenne
René d'Avril
Fagus
Isi-Collin
Fernand Maillaud
André des Gachons
Berthon

MCMI

L.-DIDIER DES GACHONS
Éditeur
ÉTAMPES (S.-ET-O.)

SOMMAIRE :

Texte :

La Vie édifiante et la merveilleuse Mort de Sainte-Solange, patronne du Berry

✠

Tablettes :

Hors Texte :

Illustrations :

Fernand Maillaud, André des Gachons, Berthon.

bonnements à l'Hémicycle :

in an, France et Colonies, **6 fr.** Étranger, **8 fr.**
d'Arche, à la forme), **10 fr.** Étranger, **12 fr.**

embres fondateurs :

) fr. *pour l'édition ordinaire :* **24 fr.** *pour l'édition de luxe.*

N.-B. — Cette cotisation donne droit en même temps qu'au titre de Membre fondateur, à un abonnement à la Revue et à des Aquarelles trimestrielles d'André des Gachons, Gaston Louis, G. Ricard-Cordingley, Fernand Maillaud, etc., coloriées à la main par l'auteur.

LA VIE ÉDIFIANTE ET LA MERVEILLEUSE MORT DE SAINTE SOLANGE, PATRONNE DU BERRY

Il m'a paru doublement intéressant de publier ce texte, quoi qu'il ne fut évidemment qu'une trop libre version d'une très ancienne légende — parce qu'il était fort riche en documentation et en poésie.

On trouve dans les Acta Sanctorum *deux versions de la vie de sainte Solange. Ni la* Vita ex lectionibus ecclesiæ propriæ, *stricte et peu pittoresque, ni la* Vita ex gallico latine reddita, *tradition populaire, confuse et mystérieuse, ne contiennent les détails précis, la peinture solide et le charme touchant de celle qu'on va lire.*

Sainte Solange, vierge et martyre, *opuscule publié à Nevers en 1858, ne nous apprend rien de nouveau : il mentionne seulement l'Histoire de La Thomassière, décrit les tapisseries de l'église de Sainte-Solange (Cher) et parle, sans les connaître, des* Anciennes Légendes.

Le livre de l'abbé Oudal est composé dans le même esprit. Les Cantiques *et* Litanies *de la sainte sont également dénués d'intérêt.*

Seuls, les biographes Just Veillat et J. Alet ont eu le souci de montrer sous un jour agréable la touchante

vie de la patronne du Berry — et enfin le bon poëte Hugues Lapaire a suivi dans son poème Sainte Soulange *la tradition la plus riche et la plus charmante et qui est aussi celle dont on va goûter un suave et naïf récit.*

P. Q.

Quand le Seigneur Jésus voit sur la terre une fleur qui lui plaît, Il l'arrose de sa bénite main, lui donne de chauds rayons de lumière, ensuite de quoi il la visite pour ce qu'il la trouve suave à respirer, à la fin la cueille et l'emporte ès-son jardin de paradis, où fleurs ne se fanent, ni peines ne se cognaissent.

La sainte petite Solange sentait si fervent désir d'éclore au beau parterre du ciel, qu'avant de sçavoir marcher, elle avait jà trouvé son Jésus et l'aimait trop fort pour rien désirer après luy. Si bien que la simplette, proche de sept ans, toujours plus tirée devers le maître de son cœur, se voulut donner tout entière et lui voua son pucillage pour tant que durerait sa vie.

Les parents de Solange étaient chrétiens fidèles comme alors il s'en trouvait souventes fois ès-beau pays de France. Aux veillées, tandis que la mère préparait sur sa quenouille le chanvre ou la laine, son mari ou bon compagnon racontait à la famille ce que savait de la vie des saints. Solange n'avait garde de dormir lors, et de tout son cœur écoutait. Souventes fois même, se tournant devers son père, elle disait en sa petite langue enfantine vouloir entendre l'histoire d'Agnès la vierge martyr. C'était celle que préférait aux autres et disait tout bas : « O Agne-

lette, veux faire comme toy!... » Pour lors, Agnès sans se laisser voir, ains aimée de ce délicat amour, s'approchait de la petite innocente et la baisait doucement, ce que Solange sentit bien en son cœur tout revigoré par cette caresse.

Ainsi grandissait la fillette et jà son père la voulait voir aux champs, mais sa mère, plus tendre de cœur la gardait un petit pour lui apprendre, disait-elle, à filer et à parfaire autres besognes de ménagère au logis. Le vray se peut dire : la femme laissait son enfant pour le plaisir d'être avec elle, car jamais si plaisante n'avait réjoui ses yeux. La petite trottait paisiblement autour de ses jupes, elle ne parlait guère, mais quand on lui disait mot quelconque, l'accueillait d'un sourire si vray que le cœur en restait fondu et encore pour un reproche rendait un baise-main ou quelque caline preuve de soumission et ne se pouvait faire autrement que de l'aimer, ce dont ne se gênaient guère ses heureux parents.

Quant un puissant roy se veut départir de sa majesté, il envoie quelque noble écuyer devant luy et lui fait le chemin en grande révérence et amour. Si donc âme fidèle qui m'escoutes tu rencontrais un jour ès voie de l'oraison, oû je te veux croire fort dévote, un officier de la Céleste Hiérusalem chevauchant sur les Terres en amy, quitte ta besogne ingrate et te rangeant à son costé, suis-le au risque de souffrir un petit, car ils vont parfois bien vite, ces fourriers du ciel, escoute-le, aie bien soin de faire tout comme il te dira : Le roy est proche. Et donc Nostre Seigneur voyant Solange si pure et si tendre à ses prévenances, lui envoya un ange en guise d'ambassadeur comme à petite reine digne d'être aimée du roy, mais ignorante des beaux devoirs de

la cour céleste. Les anges sont de grands clers qui ont tout appris de Dieu même, ils ont des ailes dont ils se servent pour nous porter si nous sommes trop faibles, ou encore pour nous lâcher quand nous avons commis la faute ce qui donne le temps de reprendre assiette, ce que savent bien les pauvres artistes humains qui s'escriment du pinceau pour rendre la vérité. Et lors pour cognaître les anges, il nous les montrent avec parure d'épaules empennées, fleurs semées sur leur route, encens à leurs pieds et dans les mains mandolines.

Solange entendait dedans son âme toutes ces harmonies de la céleste cour et jetait dolents soupirs, de ne pouvoir s'immoler parmi tant de philomèles sacrés chantant avec cette contension d'amour, les cantiques d'éternelle suavité. Et l'ange qui la conduisait pour la distraire de son ennui du ciel, lui montrait sur terre toutes choses belles et plaisantes mises par la bénigne Providence pour la joie de notre cœur. Si bien qu'à force d'écouter et de voir, Solange en devint quasiment aussi instruite que celui qui l'éduquait. En ce temps là, le père de Solange l'envoya garder les brebis ; elle s'en allait joyeusement car elle savait l'Église au travers de sa route ; en passant, elle pouvait jeter par la porte entr'ouverte un regard sur l'autel, n'en fallait pas d'avantage pour satisfaire son tendre cœur.

L'amour se veut dépenser ; faites-lui entendre de rester benoitement en lui-même, il se rira de vous en disant : ains, tu ne me connais pas. Solange repassait en son esprit comment elle pourrait faire pour se rendre plus plaisante aux regards de son Dieu. N'y avait pas de livres en ces temps bénis pour diffuser le mensonge et fausser l'esprit ; mais las ! n'y

en avait guère non plus pour apprendre le beau et le vray et si, d'aventure quelque savant moine écrivait à grand peine, ce n'était pas ensuite pour donner le fruit de tant de travail ès-village où l'on n'y eût cogneu goutte. Force donc était pour Solange d'apprendre seule ce que fallait savoir pour contenter son si pur amour. Las, elle regardait la croix qui est la vraie académie de dilection, et où l'on rencontre escrit de sang et de larmes tout ce qu'un cœur épris peut désirer cognaître. Elle comprit vitement qu'il fallait souffrir pour aimer et chercha autour d'elle. Y avait des épines broussailleuses, des orties qui font des boussoles, des graines un petit rudes qui s'attachent à la peau et ne veulent plus déprendre ; je n'en cognais pas le nom mais puis dire que c'est vilaine engeance de graine toute remplie de déplaisance pour ceux qui ne se mesfient... Et vous savants, qui avez nom à tout et qui ne voulez jamais rester de court pour expliquer ce que vous n'auriez garde de faire, contemplez la sainte pastourelle avec ses épines, ses orties, ses incommodes graines de sur la chair, qui forment cilice à ses épaules de vierge ; chapel sanglant sur sa si jeune teste, on autour de ses bras nuds, bracelets brûlants dont je n'ai crainte que vous fassiez la cognaissance. Si est-ce que pressée de douleurs, Solange à genoux disait : « O mon Seigneur Jésus me voici parée de votre vesture,voulez-vous me prendre en esclavage d'amour?... » Elle était belle à voir et les oisels qui vaquaient à leurs affaires dans les arbres, la prenant pour une reine de la nature, chantaient et s'égosillaient et se gonflaient tout hérissés, faisant leur plus pour montrer leur joie. Ils allaient l'attendre en suivant les rives qui longent l'Aoustier, comme ils arrivaient de-

vant elle pour ce que les oisels sont matiniers, tandis quc les moutons se sortent guère qu'à la neuvième heure, à donc, il s'en allaient boire au ruisseau une goutte recueillie en volant, puis une autre et toujours par après, la teste levée, pour faire descendre afin d'éclaircir leur voix et peut-être aussi pour regarder le ciel en recognaissance que tout vient de là-haut. Mais j'ai haste de te dire, mon lecteur, que je n'en suis pas autrement sûr. Il me plaît fors de croire que les oisels en manière de bénédicité louent le Seigneur qui les nourrit ; ainsi n'ai pas la prétention d'en faire article de foy, ce que j'en dis est pour se donner partage à mon avis de supposer que toute chose qui vit, chante à notre bon Dieu et se montre reconnaissant.

Toi qui m'escoutes, voilà sous ma plume un mot qui me force à m'arrêter de rechef, mon but en escrivant pour toi, est de t'édifier par le récit des grandes merveilles de l'amour dans une pastourelle, ains ne me suis pas interdit en passant de te faire participer à mes propres impressions. Je t'aime, mon très cher lecteur, et souhaite que par plaisant retour, tu m'affectionnes un peu. Or, comment se pourrait-il faire si tu n'apprends à me cognaître? C'est pourquoi je veux dégoiser ce que je pense. Eh bien, pour te dire vray, j'ai en détestation l'ingratitude. Vois-tu, c'est un vice noir que d'accepter de faire profit et de ne rien donner en échange. Celui qui donne a plus que celui qui reçoit pour l'ordinaire; à donc l'obligé se vit contraint de garder ce qu'on luy octroye sans jamais rembourser son créancier. Nostre Dieu si délicat, sachant que les cœurs bien placés en recevaient de l'ombrage y a pourvu en leur donnant la recognaissance. Avec cela, tu penses tout solder, et je te

die de prendre bien garde qu'un trou à ta poche ne laisse couler tes pièces et te mette en affront de ne pouvoir payer. Or en cette occurence fascheuse, je ne sais rien plus pour te relever de la gueuserie. Eh ! que me voici loing des petits compaignons de Solange qui se baignaient, se pourchassaient aux alentours du ruisseau en attendant de faire la conduite. Elle, tirant chemin devers eux à pas tranquilles, écartant avec sa houlette les brebis qui trop plus contentes de leur bergère frottaient leur toison contre son manteau fait avec la laine des ans passés. Or, tous ceux qui sont escrivains de leur mestier disent : les blancs moutons. J'ai vécu emmy les bestes et déclare que oncques mille foys n'aie vue de blanches brebis à moins qu'on les lave et peigne comme petits chiens de damerets, et n'est pas la coutume des villages. Icelles dont je parle ne fleuraient donc ni peu ni prou et incommodaient par leur presse la délicate Solange toute embaumée des senteurs du paradis ; mais la douce fille n'y prenait garde, parlait bellement aux indiscrètes, s'interrompait pour saluer les oisels. Et tous ensemble suivaient pour lors les sentiers, chacun en sa manière ; les uns voletant emmy les buissons, les autres beslant d'aise avec le saut de leur joie ; les petites agnelles plus près de Solange et elle, grandelette jà et souriante, tendait ses mains avec amour et levait ses yeux baignés pour prendre la nature à témoin de son grand bonheur. O mon pauvre ami, je ne te demande pas si en ta vie tu as versé des larmes dont nous sommes tous requis par les douleurs de ce monde, mais il se peut que tu ignores celles qui couvraient la face esmue de la pastourelle.

Le Seigneur aimait si tellement la douce bergère

que, ne se pouvant contenter de tout ce qu'il avait déjà donné, un jour il se montra lui-même. Solange n'eut pas crainte, car elle le cogneut aussitôt. Prosternée elle soupira seulement: Jésus! Jésus!... Ce nom était toute sa science, et lors sans plus souci, écouta les enseignements du divin Pasteur. Quand Jésus était là, n'y avait plus pour la pauvresse ni ruisseau, ni fleurs, ni oisels. Y avait luy pour elle, et c'était tout!... « Ma mye, lui dit une fois le Seigneur Jésus, avec délicates paroles que je ne puis contrefaire qu'en grossier langage, je t'aime uniquement comme ma toute belle fiancée. » Solange le regardait, ains de répondre n'en tentait même pas l'effort car elle restait tout estouffée par la violence de son bonheur, et Jésus continuait : « Mais les espouses du roi doivent mériter leurs beaux titres et couronnes, elles ne restent point fainéantes au logis comme femmes du diable qui s'attiffent tant plus. Ce faut travailler, ma vierge chère, à tout ce qui répugne la nature pour que je reste vainqueur dans ton âme et me donne tout à toy. Or sus, si je suis ton époux, je t'assure que les pauvres sont mes frères, et il me fera plaisir que tu les traites comme tiens. » Et Solange s'en allait au travers du village, et plus loin encore dans les cabanes déshéritées où sa main donnait tant qu'était nécessaire pour les besoins de chacun. L'eau de l'Aoustier est si clairette que c'est vray miroir de cristal pour y refléter les bocages de ses rives. Solange se réjouissait de cette vue dont elle oubliait sa besogne de lavandière pour dire à son Dieu qu'elle trouvait beau tout ce qu'il avait fait sur la terre. Un jour qu'elle se penchait entre deux saules, elle vit dans un cadre vert de feuilles délicates, plaisant visage de jouvencelle plus beau que n'en avait

jamais cogneu, la figure longue avec doux contours, la bouche purpurine entr'ouverte, des yeux bleus comme le ciel de midi, sourire radieux et joues fraîches. Oh! qu'elle est belle! pensait la naïve pour mieux voir se penchant, sur quoi son ange épeuré lui dit tout bas : « Prends garde, c'est toy. » La bergère saisie de crainte se jeta un petit en arrière, et faschée contre l'eau qui l'avait trahie, plongea ses bras jusqu'au sable qui dormait au fond; et lors rend l'Aoustier aussi trouble quasi que l'eau des torrents quand dévale après l'orage.

Solange soignait les malades... Mon doux Jésus, je voudrais tant et tant faire quelque meschante besogne pour vous plaire, mais ne sais ni puis, car rien ne me coûte si je l'entreprends pour vous. Las! mon maître, si reste mauvaise servante, vous me baillerez mon anneau d'épousée... Et cherchait sans trève immolation nouvelle pour satisfaire son tant brave cœur.

Mais voilà que tout d'un coup de si beaux jours avaient pris fin, non pas que le soleil eût caché ses rayons pour empêcher malignement la nature de chanter son grand hymne d'amour, ains dans son âme, esme le divin soleil s'était caché et la pauvrette dans cette nuit tout épeurée, tout allangourdie ne pouvait que jeter ce soupir dolent : « O mon amour, vous ai perdu! » Il faut que je t'enseigne, mon lecteur, car au premier mot tu vas crier : Eh quoi le sauveur tout bon abandonne donc sa mye! Ce que tu dis là, mon bien cher, me prouve de reste que tu ne cognais rien en matière d'amour et d'épreuves.

Quand et quand âme dévote et détrempée de suavité répète de jour et de nuit : Seigneur, je vous aime! il ne faut la croire qu'à demi, car amour heu-

reux est amour faible, ains quand emmy fascheuse abandon, sécheresse bizearres, aspres douleurs, l'âme angoissée crie sans faillir : Seigneur, Seigneur, quand même suis vostre! lors se peut croire. Et puis, y ajointe cecy encore. Vois-tu si la sainteté se passait tout en colloques d'amour, en joies trop plus vives, en vision de paradis, en tout ce qui fait pasmer l'âme, y aurait presse trop grande à la porte du ciel, tous y voudraient aller par chemin si facile.

Une fois le loup vint en ces quartiers, la gueule sanglante, son maigre flanc creusé par long jeusne de pénitent. Mais cet ermite de mauvaise mine n'avait pas le régime de carême qui contraint par nécessité, et sentant au loin le troupeau de Solange était venu en l'encontre pour ce que le plus petit traînard lui aurait rendu courage à la vie et il se sentait défaillir. Plein de confiance, il trottait donc sous bois au costé des moutons tout comme leur amy et de fait les aimait bien, ains à sa manière. Solange vit dans la brume luire deux charbons allumés. Alors se tournant vers le villain : « O loup, je n'ai crainte de toi si tu n'es pas le diable!... » Je m'en viens de nommer par mégarde triste sire qui règne sur les enfers, ma fy, ferais peut-être mieux de ne pas pousser plus avant, n'ayant pas pour me défendre de luy la vertu de Solange et me sentant craintif de m'attirer fascheuse répartie en disant tout haut ce que je pense tout bas de ce villain prince et de ses subjects. Pourtant je ne peux lui faire la cour et me sens pressé d'une envie extrême de dégoiser une fois ce que longtemps s'amasse contre Luy en mon âme. Je ne te dirai pas, mon lecteur, comment est le diable, tout le monde peut l'avoir vu souventes fois en la forme de ses péchiers ou autres vilenies.

Jésus Dieu, vous avez permis qu'il vous portât de ses méchantes mains au coupeau de la montagne de tentation, et je dirais que je le cognais pas, que ne souffre pas de sa jalousie aspre et bizearre, de sa malice éveillée à tous coups!... J'en souffre, mon amy, grand dommaige ès mon esprit, ès mon cœur, mais tu ne comptes pas que je te fasse confession de mes fautes qui m'entraîneraient un petit où tu n'as rien à voir; pense aux tiennes : j'estime qu'il suffit pour t'occuper un moment.

Le diable a donc tourmenté quand et quand iceluy qui veut secouer son joug, et c'est mauvais signe quand le malin nous donne trop de loisirs : Il est mien, dit l'arrogant, laissons-lui le souffle. Et il passe sur d'autres sa mauvaiseté. Ains quand l'âme desvote se resscrre à Dieu, se bouche les oreilles de son intellect, et met buisson d'épines à l'entour de son cœur pour le défendre lors, le jaloux vire et se démène et s'il ne fait tort, un de vos fidèles lui donne pour lc moins grand ennui ès tristes doutes sur l'issue.

Solange la Pucelle, toute pure dès son bas âge, qui ne cognaissait que la voix du divin pasteur et se laissait mener par sa bénite houlette, devait commc tous autres voir les oreilles droites et la bouche sanguinaire au cornard loup à la queste de son âme. Et le divin pasteur tout en veillant à sa bergère disait : « Faut pourtant que le diable passe par icy. »

Au plus fort de l'ombre, sous un dôme semblablc à celui d'une église tant étaient hauts et drets les arbrcs ou combien de fraîcheur et dc silence était une grande pierre levéc sur deux autres, sorte de table quc les païens nomment dolmens. Par à côté des pierres droites ct pointues s'ensuivaient comme

moines qui s'en vont à matines, et la lune glissant sa lumière blanche pendant la nuit, ma fy, n'était guère rassuré le mortel qui s'aventurait à l'entour. Solange aimait de préférence ce lieu triste et maudit. Elle allait s'asseoir toute menue dans son voile de laine blanche, et là priant doucemeut avec suppliantes parolles : « O mon Jésus, disait son cœur, grandes offenses ont été faites à Dieu, je voudrais les effacer, moy chestive en mon âme qui veux tout réparer ». Alors se baissait sur ses genoux, collait ses lèvres au sol et pleurant répétait : « O Terre de mon Seigneur, ne prendras-tu pas une victime pour Luy icy même, afin que souvenir se perde de l'ancien sacrifice ! » Le Démon qui toujours hantait cette solitude et se pourléchait en souvenir du culte maudit, sentant les brûlures de la prière de Solange qui transperçaient son âme noirâtre, s'ensauvait avec lugubres cris dont le troupeau était épeuré ; puis traîtreusement derrière elle, cherchait à lui dire quelque villaine chose, mais l'Innocente se signait, puis béatement reprenait sa prière, alors ce maudit sire s'éloignait en souffrant martyre en son âme de démon... O épouvantables larmes, sanglots faits de souvenirs du paradis, ô ardeur d'aimer que l'amour n'apaisera jamais !... Que fut donc cet ange que Dieu nommait lumière et qui noiré par sa félonie garde encore, quoique entaché et souffreteux, les marques de sa grandeur, mais que sert de s'appitoyer sur irrévocable condamnation ? Fera certes mieux de me garer de sa malice et de continuer l'histoire de celle qui n'en avait pas crainte.

Le démon lassé, prit autre détour : s'en vint souffler aux oreilles complaisantes des voisins de la pastourelle divers propos pour la rendre vaine.

Solange, ma fy, est une sainte, sous sa main tout prospère, et devient bel et sage, et voit Jésus comme son ombre. D'autres disaient, jetant les bras en l'air d'admiration : maintenant la Solange marche avec une grande estoile au front, qul la suit de jour et de nuit et brille davantage quand la fille est en prières! Las : tout ce bruit incommodait fort l'humble vierge qui n'avait plus de repos et se tenait cachée derrière ses parents. Mais Lucifer tourmentait de rechef la saincte mais y perdait ses griffes. En ce temps-là Solange n'était plus la fiancée simplette que toujours après les noces divines. A force de pousser sa voie devers la volonté divine, elle avait mérité l'anneau des épousailles célestes. Plus donc n'était besoin pour elle de s'élever par dessus le Ciel pour trouver Dieu, n'y de lancer de soupirs dolents à perdre haleine. Non, Solange descendait au plus profond de son estre, ou nid d'amour avait reçu le divin colombel, et là dans le silence et adorable repos, participait aux suaves mystères que Dieu révèle à ses biens aimés. Ce secret n'a pas de nom et si tu ne comprends pas, cher lecteur, te peux consoler en t'apprenant que tu n'es pas le seul... Et maintenant que savons la pastourelle en si belle compagnie que Dieu ne veut seulement plus s'écarter un petit de son cœur, laissons la pour nous aller en queste de renseignements sur les autres personnages qui vont paraître devant nous et parfaire la couronne de cette chère pastourelle. A cette époque dont je parle, amy lecteur, la France n'était guère ce que tu la vois présentement. Pressés sans relâche par sauvages Normands elle ne pouvait respirer à l'aise, et ses jeunes hommes, l'épieu en mains, guerroyaient tantôt icy, tantôt là!... Les mœurs mal policées devenaient

plus âpres, et ma fy, si les hommes avaient un cœur en ce temps-là, ne leur servait qu'à moments perdus. Je ne veux pas faire un traité d'histoire, assez d'autres sont là pour te parler de Charles, le roi Chauve, qui se mesla des querelles de nos seigneurs berrichons, et les embrouilla un peu plus si faire se pouvait; ny te dire les changements que mirent le comté de Bourges aux mains de Gérard, puys en celles d'Egfried, ce que voyant Gérard, le tua pour supprimer la rivalité entre eux, ains le meurtre devait profiter à d'autres. Bernard s'empara de Bourges, c'était un villain homme d'avoir prïs Bourges, n'ai trop rien à dire en ces temps où chacun se servay soy-même. Il n'était plus en sa fleur de jeunesse, il avait blanchi sous son casque toujours baissé, quasiment en guerre ou aux tournois, ains il avait des fils qui se chargeaient de parfaire la vie coupable en joignant péchez de seigneur à péchez de vieil. Dans cette société noble de Bourges, parfum de vertu se cachait si secrètement que nul à donc ne savait où la flairer, le plus enragé à cette vie de plaisirs, c'était mon seigneur Rainufle. Ils ne mangeaient pas en silence les comtes du Berry, comme Chartreux au réfectoire, mais bien plus vray s'escrimaient de langue tout en piquant avec leurs couteaux poinctus morceaux de choix et buvant rasade de vin du pays et même d'ailleurs. Hors se racontaient tout ce qu'il y avait de nouveau ou d'étranger, un jour le nom de Solange vint aux lèvres d'un convive. Rainufle enflammé par le récit de sa beauté se prit désir de la voir. C'était en la mélancolique saison des feuilles qui chûtent, pour avoir longtemps disputé à la branche avec le vent et les nuits piquantes, le voile de laine avait glissé de la tête de Solange, et ses che-

veux d'or brun ruisselaient autour de son visage. Rainufle la vit, ses genoux ployaient malgré ses efforts pour se tenir solide, et maintenant le cœur failli, il regardait et sentait sans pouvoir se défendre que son âme s'en allait de lui pour suivre la saincte enfant, il resta coi derrière les arbres, tout reste de force colloquée en ses yeux trop plus ravis ; enfin il s'éloigna et se retornait pour voir les rayons d'or qui faisaient étoille au front de la bergère, et le piquaient en son méchant cœur comme poinctes de feu. Tu te doutes, mon lecteur, que la recherche de Rainufle avait mis toutes les capes à l'envers et les paroles malignes de jouvencelles vinrent troubler la vie de Solange. Ne faut pas croire, lecteur, que Dieu eût abandonné sa fidelle, non certes, il la revigorait chaque jour tant et si bien que Solange répétait ce que toute petite elle confiait à sa mye Agnès. Un matin, en menant ses bestes, elle dit à son seigneur : « O Jésus, défendez-moi du méchant, prenez-moi, si ma vie peut vous consoler de sa félonie ». Rainufle s'avançait aussi, ains sur un bon cheval, résolu d'en finir avec la pastourelle, il court sus à elle et d'un bond la saisit, et la dague à la main, ne se cognaissant plus, luy assena un formidable coup, tandis que l'enfant dans son cœur disait : « Mon Dieu, sauvez qui me frappe !... »

Comme une fleur détachée de sa tige, sa teste blonde s'inclina et vint rouler aux pieds du cruel : les yeux grands ouverts regardaient le ciel et les lèvres jà blanchies, mais souriantes, dirent par trois fois Jésus, le nom tant aimé de ce cœur qui ne battait plus. Rainufle sentait déjà en son âme que la pastourelle à jamais puissante avait pris son cœur farouche pour le broyer sans tant de peine que luy

tout à l'heure pour briser frêle vie de seize ans.

Il courba le front et s'en sauva sans savoir où, ains poussé par irrésistible force. Il a franchi les mers, il a quêté son pain, il a pleuré son crime, ne voyant en son âme, pour reprendre courage, que l'étoille qui naguère brillait au front de Solange, et quand au terme du voyage qui fut Terre Sainte, il mit genou en terre pour demander mercy, la mesme où Notre Seigneur est mort à cause de nos peschez, ne trouva rien plus pour implorer le Ciel que le mot recueilli de la bouche expirante de Solange : « JÉSUS ».

JÉSUS ! dit le seigneur Rainufle, et lors fut pardonné.



ADIEUX A UN CHIEN MORT.

J'avais quitté les champs aux premiers jours d'automne.
Le ciel était encor très doux. Une couronne
de frênes et de pins dominait la vallée.
Juillet avait brûlé la mousse des allées.
Dans les sentiers pendaient les sorbes écarlates,
car les temps du soleil n'étaient plus où éclatent,
au crépitant midi des canicules,
les cosses des genêts comme autant de capsules.

Plus fortuné, le chien dont ma mémoire saigne
de célébrer la vie héroïque et charmante,
verrait passer toutes les feuilles de Resteigne,
la neige appesantir la maison des vacances
et percer le sous bois, en mars, les anémones.

Hélas ! du mal secret dont souvent les chiens meurent
il dépérit. Il ne sortit plus de la tonne
qui, vide de vieux vin, lui servait de demeure.
Ma mère m'écrivit : « Black est mort en dormant.
Nous l'avons enterré, protégé du grand vent,
au jardin, près des résédas, des tournesols
et des lilas où a niché le rossignol ».

O mon chien bien aimé,
la vie ardente et folle a-t-elle abandonné

soudainement ton corps rapide et exalté ?
Sous tes poils noirs et longs, marqués de feu, battait
un sang fougueux.
Bien qu'affublé d'un nom ridicule et anglais
tu chérissais le charme et l'âpreté des lieux
où j'ai mené souvent ta course aventureuse
par les trèfles épais et les genévriers...
Tu arrêtais, dans les ajoncs verts, les macreuses
et flairais savamment les arômes du blé.

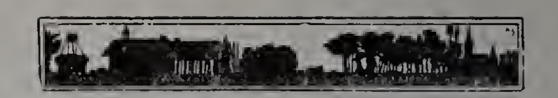
Tu ne me viendras plus !... Tu chasses désormais
dans la grande prairie éternelle où abondent
tous les oiseaux du monde
comme Fenimore Cooper le prétendait.
Tu y rencontreras ton ancien maître mort
au mois de mars. C'était un vieux fondeur de cloches.
Tu m'y rencontreras aussi lorsque le sort
un soir m'appellera là-bas. A mon approche
tu poursuivras dans les maïs et sous les cèdres
les colibris, les antilopes et les zèbres.
Mais tu regretteras les heures de septembre,
où, grattant dès l'aurore aux portes de ma chambre,
tu m'entraînais, agile et vif, par la rosée
qui poudrait d'argent clair les toiles d'araignées.
Nous traversions, dans le brouillard qui sent la tourbe,
les prairies où les chars lourds de regain s'embourbent.

Le jour bleu se levait sur la plaine odorante.

Tu aimais mieux que moi les arbres et les plantes.

Tu comprenais le sens des souffles du matin.
Tu devinais, dans l'herbe ignorée, les fontaines.
Aucun chemin du bois ne te fut incertain.
L'as-tu fouillé souvent quand il fleurait les faines
ou quand, aux cris des geais, mûrissaient les myrtilles
du vert avril !
Sans toi j'y reviendrai à la saison prochaine.
Hélas ! mêlés, sous le tournesol, à la graine
je ne reverrai plus ni tes yeux de créole,
ni ta queue panachant dans les avoines folles,
ni ton échine souple avide de caresses.
Quand je traverserai le vieux pont de la Lesse
le chien d'un étranger s'attardant à la rive
à ton ancien appel sera lent à me suivre......

THOMAS BRAUN.



CONTE, PAR A.-FERDINAND HEROLD

Le roi Favori-du-Monde revenait d'un pèlerinage. Pour se reposer, il s'assit au bord de la mer; et tout à coup, il vit sortir des eaux un arbre d'or dont les feuilles étaient d'émeraude et les fruits de corail. Au pied de l'arbre il y avait, couchée, une dame d'une beauté divine, et qui, s'accompagnant de la vînâ, chantait des chansons merveilleuses.

Favori-du-Monde contempla la dame; l'admiration l'empêcha de parler; et bientôt, avec une douleur infinie, il vit l'arbre redescendre sous les ondes.

Le lendemain, Favori-du-Monde revint à la place d'où il avait vu la dame. De nouveau, l'arbre surgit des flots, avec la dame; et cette fois, sans perdre un instant, Favori-du-Monde fit un saut vigoureux; il atteignit une branche, et il s'y tint d'une main ferme. L'arbre s'engloutit encore, et Favori-du-Monde se trouva dans un pays souterrain.

Alors, la dame lui parla.

« Héros, demanda-t-elle, pourquoi es-tu venu dans ce pays?

— Dame divine, répondit le roi, ta beauté m'a ébloui et je t'aime. Je ne pourrai vivre si tu refuses de m'appartenir. »

La dame réfléchit un peu; puis, elle dit au roi :

« Je serai tienne, mais à une condition.

— Parle. Quoi que tu exiges de moi, je t'obéirai.

— Jure-moi de ne pas m'aimer le quatorzième jour de la quinzaine noire.

— Et...

— Et, le reste du temps, je serai à toi, tant que tu voudras.

— Soit, dit le roi.

— Je t'aime », dit la dame.

Et ils furent heureux.

Le quatorzième jour de la quinzaine noire arriva. La dame écarta Favori-du-Monde. Mais lui, méfiant et curieux, sut observer sa belle, sans être vu. Elle semblait anxieuse et triste. Et voici, tout à coup, qu'apparut un Râkshasa d'aspect sinistre. La gueule ouverte, il se précipita vers la dame, et il la dévora.

Favori-du-Monde pensa mourir de désespoir; pourtant, l'amour lui donna du courage; il quitta sa cachette et il cria au Râkshasa :

« Non, cruel, non, tu ne fuiras pas! Tu vas combattre avec moi ! »

Et, l'épée haute, il fondit sur le ravisseur, et le tua.

De la blessure béante, sortit la dame, saine et sauve.

« C'est bien, héros, dit-elle, tu m'as délivrée. »

Elle embrassa Favori-du-Monde, et ils ne songèrent, d'abord, qu'à leur amour.

Le roi, pourtant, était inquiet de ce qu'il avait vu, et il questionna la belle :

« Pourquoi ce Râkshasa féroce t'avait-il dévorée ?

— Ecoute. Mon père tient un rang élevé parmi les Vidyâdharas, et, dès ma naissance, ma beauté fut telle qu'on ne put me trouver d'autre nom que Belle. Mon père me chérissait si fort qu'il ne pouvait prendre un repas sans que je fusse là. Un jour, je m'attardai à la promenade, j'oubliai l'heure, et, au moment du repas, mon père se trouva seul. Il en eut une violente colère, et quand, trop tard, hélas, je revins en notre demeure, il m'accueillit par des paroles de malédiction : — Malheureuse, dit-il, chaque mois, le quatorzième jour de la quinzaine noire, tu seras dévorée par un Râkshasa ! — Je tremblai, mais je songeai que mon père était bon, en somme, et, surtout, qu'il m'aimait fort, et je l'implorai : — Père, dis-je, tu viens de m'infliger un cruel supplice, et que j'ai mérité par mon étourderie ; mais, souviens-toi que c'est ma première faute, et, en récompense du soin constant que j'ai eu de te plaire, accorde-moi maintenant une faveur ! — Mon père sourit, et il dit : — Qu'un homme héroïque survienne et tue le Râkshasa, et tu seras délivrée de la malédiction, à jamais. — Alors, je descendis en ce pays, et chaque mois je

subis la peine à quoi j'étais condamnée. — Mais, maintenant, grâce à toi, je suis délivrée, et je ne t'en aime que mieux, ô Favori-du-Monde ! »

Belle embrassa Favori-du-Monde, et ils songèrent encore à leur amour.

Le lendemain, Belle dit :

« Il faut que j'aille auprès de mon père, lui rendre mes devoirs de fille, et lui apprendre que tu m'as délivrée. »

Favori-du-Monde répondit :

« Si tu as pour moi quelque estime, et si tu prises le service que je t'ai rendu, tu viendras d'abord dans ma ville, où tu seras reine, et, plus tard, tu iras rendre tes devoirs à ton père. »

Belle regarda tendrement Favori-du-Monde, et consentit à le suivre dans sa ville. Elle prononça des formules magiques, et tous deux se trouvèrent sur les bords d'un étang, dans les jardins royaux. Favori-du-Monde ordonna de grandes fêtes. On fit des danses variées, on joua des musiques précieuses, et Belle fut célébrée par les meilleurs poètes de la cour. Des brahmanes leur récitèrent les paroles propitiatoires des Vedas, et ce fut, dans le royaume, une joie universelle.

Des mois passèrent.

Un jour la reine dit au roi :

« Ecoute, bien-aimé, il faut pourtant que j'aille rendre à mon père mes devoirs de fille.

— Va, bien-aimée, dit le roi, un peu affligé : mais tu me jures de revenir bientôt.

— Je te le jure. »

Et Belle chercha, dans sa mémoire, la formule magique par quoi elle trouverait la route vers le pays de son père. Et elle ne put se la rappeler.

« Je ne te quitterai donc pas, même quelques instants, » dit-elle à Favori-du-Monde.

Et elle lui donna un long baiser.

A.-FERDINAND HEROLD.



LES LARMES

Pour percevoir les rires qui montent
de la campagne blonde
il m'a fallu pleurer :
et j'ai senti l'allégresse du monde...

Par la garrigue que les cigales frôlent
d'une aile qui grésille et les emporte au loin,
par la grise garrigue qu'embaument
le thym poudreux et la bruyère rose,
j'ai couru cacher ma tristesse et mes larmes...

J'ai brisé en passant des fils de la vierge
bleu-pâle comme tombés d'une aube effilochée;
mes pieds éclaboussaient de sauterelles
l'herbe sèche et le lichen des rochers,
et de leurs ailes en double serpe noire
les hirondelles, à fleur de sente,
fauchaient, il semble, les scabieuses qui tremblent...

Mais comme tout semble neuf à travers une tristesse :
les alouettes rient d'une voix plus fraîche
les collines se parent d'un galbe rajeuni ;

nous remarquons des fleurs indifférentes hier
quand nous étions murés dans nos joies égoïstes...

Veux-tu connaître
la joie des choses et des êtres ?
Va sur la route avec des yeux humides,
des yeux neufs que les pleurs ont lavés :
les larmes ne sont-elles les prismes
où toute allégresse s'irise ?
Sans honte, laisse couler tes pleurs,
et dans l'extase de ta douleur
tu verras rire et danser le monde...

Jules Viguier



TSILLA

Dessin de
Fernand Maillaud.

TSILLA, LA DANSEUSE ÉGYPTIENNE.

Un soir de la dernière automne, en passant sur la voie claudienne, lassé par la longueur de la route et par la chaleur du jour, je m'étais assis non loin d'une petite tombe ombragée de figuiers sauvages. — Je regardais la mélancolie du crépuscule descendre peu à peu sur les champs endormis, lorsqu'il me sembla qu'une voix lointaine, à peine distincte, me parlait ; — et cependant nul être humain n'apparaissait dans la campagne.

— Qui donc es-tu, ô toi qui murmures des paroles vagues à mon oreille, m'écriai-je ?

A ce moment la brise s'éleva et fit trembloter les feuilles et les branches des figuiers sauvages ; je jetai les yeux sur la pierre funéraire et je lus :

— Passant, arrête-toi : prie Diane, la blonde déesse,
De pardonner à Tsilla, la danseuse égyptienne.

Je prosternai mon front dans la poussière, j'invoquai la Fille de Latone et me rappelai les prières jadis apprises dans mon enfance, auprès de mon aïeule Poppéïa.

Aussitôt la voix monta plus claire :

— Etranger, que les dieux te soient favorables ! Depuis bien des années que je repose là, au bord de la voie claudienne, tu es le seul mortel qui aies daigné exaucer mon vœu.

— Combien ont marché sur la route ! combien ont vu les mots gravés dans le marbre ! Mais tous riaient, se moquaient, les impies ; tous disaient ne pas pouvoir supplier la chaste déesse pour une courtisane ; tant pis, si durant son existence la vendeuse d'amour avait outragé la chasseresse divine.

— Toi, homme bon, tu as écouté la voix d'une morte ; la raillerie n'a pas pénétré dans ton cœur, n'est pas monté jusqu'à tes lèvres.

— Homme bon, merci ; tes prières pieuses ont apaisé à jamais le courroux de la déesse que j'avais offensée autrefois dans une fête du Collège des Pontifes.

— Jeune étranger, tu peux continuer ton voyage, arrivé à la cité voisine, informe-toi de la maison de Hillaria, la phénicienne ; c'est une belle fille : frappe à sa porte, elle t'accueillera avec joie et te baisera sur la bouche.

Je repris ma course ; la nuit était tombée ; au fond de la plaine, au-dessus des collines boisées qui fermaient l'horizon, la lune répandait sa clarté bleue sur les tombes du chemin et semblait sourire avec douceur à l'humble poète qui lui avait demandé la grâce de Tsilla, la danseuse égyptienne.

Marc Varenne.

ARACHNÉ

A Madame de Faramond

Plus aérienne que l'oiseau,
Dont j'enoblis le simulacre,
Le long de mes cheveux de nacre
Qu'émeuve' et balancent les vents,
Je monte et descends et je danse.

Le long de la nacre amoureuse
Qu'étire' et tordent mes fuseaux,
L'Arc en Ciel glisse et se suspend
Et m'enlace, et vient m'embrasser ;
Le soleil me suit et caresse,
Fleurir y fait les perles d'eau
Suscitées des rosées nocturnes,
Dans ma chevelure élastique,
Et me diapre d'auréoles :

Vers la splendeur où je m'isole,
Vierge placidement cruelle,
Mille petits poëtes bleus
Au cœur plus vaste que les ailes,

S'envolent, naïfs amoureux,
Et s'emprisonnent à la glu
Que transsude ma chevelure.

Et vierge lascivement pure,
Mon baiser goulu les endort
Voluptueusement ravis,
Et quand j'ai bien humé leur vie,
Voici qu'à mon tour je m'endors,
Harrassée et non assouvie;
Mais d'une secousse engourdie,
Avant je jette les corps frêles
Des morts vidés, par dessus bord...
— Cependant, je garde leurs ailes.

LE SACERDOCE

A Pierre de Querlon.

Phoibos-Indra-Sigurd, vainqueur des épouvantes,
Chevauche, triomphal, dans le ciel roux brûlant;
De la Nuit l'hydre se dissout, haillon sanglant,
Déchiqueté du feu des flèches d'or pleuvantes :

Iole, Ariadné, Brunnhild, pâles suivantes,
Implorent d'un regard lascivement dolent
Le dieu qui, les yeux loin, monte splendide et lent:
Tel, poëte, pasteur des énergies errantes,

Sache, t'armant d'irrésistible pureté,
Les captieuses voix humaines écarter,
Et repoussant, héros, la déprimante étreinte,

Rester dans l'ineffable azur, où terrassant
Les puissances d'en bas sans colère et sans crainte,
Tu feras ton manteau de pourpre avec leur sang.

FAGUS

(Ne varietur)

Étude pour Frontispice,
par
Armand Rassenfosse.



POÈME ET DEUX ARIETTES

A Charles van Lerberghe

Ces chèvrefeuilles d'or et ces liserons bleus
Qui nouaient aux buissons leurs guirlandes reptiles
Formeront aujourd'hui la trame dont je veux
Te tisser une robe odorante et fragile.

Dès l'aube j'ai tressé ta ceinture où mes doigts
Joignirent aux iris la neige des narcisses,
Les papillons viendront s'y poser et parfois
Butineront ta chair blonde entre les calices.

Ces lis blancs enlacés seront une couronne
Parfumée à ton front plus blanc, et la fraîcheur
Du printemps deviendra ton voile de madone,
Et je t'adorerai, sœur du matin en fleur.

Puis nous irons tous deux moissonner dans les herbes
La primevère jaune et le thym des prairies,
Dont tu rapporteras le soir toute une gerbe
Dans un pli relevé de ta robe fleurie.

Et sous les rameaux lourds de grappes de lilas,
Où je te fis un lit de frêles graminées,
Tu jetteras ces fleurs et puis tu quitteras
Ta ceinture effeuillée et ta robe fanée.

I

Aux lèvres humides du matin
J'offre, avec ma bouche sèche,
Mes yeux, mon front brûlés du rêve
Qui, cette nuit d'exil, me vint
Avec l'illusion trop brève
Pour n'être encor qu'un songe vain :

Près d'une source bruissante
Tu venais et, onduleuse,
Ta traîne te suivait rampante
Et semblait être ton ombre blanche
Parmi les fleurs luxurieuses.

Tu venais comme la rosée
Avec le jour derrière toi,
Et mon âme était imprégnée
Comme d'une rosée de joie.

Tu venais comme la brise fraîche
Vient ranimer dans les jardins
Les grands lis d'or que dessèchent
Les longs après-midi de juin.

Tu te mirais dans la fontaine
Où ton clair reflet frissonnait ;

Avec l'azur en auréole,
Je t'y voyais comme lointaine
Et, me couchant dans l'herbe molle,
Je voulus boire à ton reflet :

Mais alors tu t'effaças,
Magicienne,
Et, penché sur l'eau, j'étais là
Sans autre image que la mienne.

II

Dans ce sentier d'automne où git
La mort bruissante des feuilles,
Quelles fleurs faut-il que je cueille
Si tu viens sous l'arbre rougi ?

Déjà, déjà ! toutes sont mortes,
Celle-ci vient de se flétrir,
Et je n'aurai rien à t'offrir
Pour ce rire que tu m'apportes,

Rien, ni lilas, ni lis, ni même
La touffe d'or d'un chrysanthème !

Isi-Collin

VOIX DU SOIR

Les grillons mêlent leurs voix,
aux crapauds du crépuscule
mettant sur ces chants lugubres
un peu de soudaine joie ;

et c'est l'ondoyant conflit
du mineur et du majeur,
le chagrin qui nous effleure,
le bonheur qui se replie.

Incertitude des plaines,
contours nets des côteaux purs ;
grillons et leurs cantilènes
ou crapauds du crépuscule.

Une voix dit : Il faut croire !
Une voix dit : Doute ! Doute !...
et l'étang soudain se moire
la brume envahit la route.

Perfides mélancolies !
Quel subtil enchantement

au pas invisible et lent
s'élevait de la prairie ?

Langueur : langueur ! Tout s'efface.
Les grillons comme les choses
se sont tûs. La brume est mauve,
l'étang se voile de gazes :

Seul alors, tel qu'un prélude
à ton clair lever — ô lune ! —
le lugubre chœur exulte
des crapauds, au crépuscule...

René d'Avril

TABLETTES

THÉATRE

Manoune. — L'Écolière. — L'Honneur. — Le Roi. — L'Amour du prochain. — Le Billet de logement. — Sada Yacco. — Yvette.

Les théâtres ouvrent leurs salles plus ou moins modifiées, repeintes, dégagées. De nouveaux directeurs pleins d'énergie rajeunissent les anciens locaux, Lénéka aux Bouffes, Gémier à la Renaissance. On répète de tous côtés. Les colonnes Morisse recommencent leur quotidienne métamorphose. C'est le mois de la parade.

Manoune, de Mme Marni, est une pièce indécise et touchante avec une très belle scène. Mlle Suzanne Desprès, émouvante domestique, a apporté au Gymnase le succès du Théâtre Antoine où elle vient d'être nourrice. Quelle admirable interprète des naïfs et des humbles, que Mlle Desprès avec son intelligence profonde et son talent énergique !

Gémier débute par une pièce de Jean Jullien : il a, sans doute, voulu montrer ainsi que son dessein était de jouer de vraies comédies, du théâtre vivant, des œuvres. *L'Écolière* est une pièce grave, simple, vraie et touchante, une pièce comme on devrait en jouer à la Comédie-Française, une *œuvre d'art dramatique*. Mlle Noémie Lambert, institutrice experte, mais inhabile *écolière* de la vie et de l'amour, est un personnage nouveau pour le théâtre et solidement peint. Mlle Mégard, MM. Gémier et Fredal ont un jeu excellent. Comme l'on voit bien, quand on écoute une telle pièce, qu'entre le badinage et la gravité, c'est la gravité qui est vraie, qu'entre la *Petite fonctionnaire* et l'*Écolière*, qu'entre

toute la verve exquise et toute la géniale gaieté d'Alfred Capus, et la langue pure et la solidité des observations humaines de Jean Jullien, c'est l'*Écolière* et Jean Jullien qui sont sincères !

La *haute comédie* est-elle sur le point de mourir ? Jean Jullien, de Curel, Hervieu, Renard... trouverait-on cinq noms d'auteurs dramatiques ne faisant pas de *pièces gaies ?*

Certes je ne suis pas ennemi de la bonne humeur puisqu'elle est capable d'inspirer un chef-d'œuvre comme *La Veine*, un gros succès comme *Le Billet de logement*, et une jolie comédie à M. Pierre Valdagne.

L'Amour du prochain représenté aux Bouffes est une pièce charmante, à la façon des romans sensuels et jolis du XVIIIe siècle. L'auteur de *La Blague* y a mis beaucoup d'esprit et sur un thème immoral et joyeux, il a composé une bonne pièce à l'intrigue flottante et gaie, et au dialogue vif et bien charpenté. Et on s'y plaît à voir une excellente interprétation comme celles de Mlles Maud Amy, gaie à souhait, Blanche Marcel, très fine, Marguerite Bernay, Sauné et MM. Dubosc, Moreau, Monteux, Bouchard, Rablet et Flandre.

En Allemagne on est moins gai : Sudermann fait encore des pièces comme celle du théâtre Antoine, *L'Honneur*. Il a bien raison : elle est saine, classique, dramatique, vivante. MM. Rémon et Valentine ont eu raison aussi de la traduire et Antoine de la jouer. Une œuvre aussi bien faite nous change du sans-façon de nos auteurs contemporains. Et l'interprétation de MM. Dumény, Grand, Signoret, Bour, Degeorge, et de Mlles Mieris (l'Eunice d'hier), et Andrée Méry, artiste de vive intelligence et de grand talent dont c'était l'excellent début dans la maison, n'est pas moins remarquable et nous sort aussi de la routine de nos comédiens *ordinaires*... Je ne veux pas soutenir que cette pièce allemande est meilleure que nos nouveautés nationales ; vingt fois Antoine a monté des pièces meilleures que *L'Honneur*, mais il n'en faut pas moins

l'en féliciter, par comparaison avec tant d'autres directeurs qui montent des médiocrités. Antoine a l'habileté de ne faire jouer que des pièces intéressantes et sûres du succès. Il est l'excellent directeur d'un théâtre qui travaille. N'a-t-il pas été jusqu'à oser faire de son petit local sombre une jolie salle claire, commode et luxueuse, alors que nos grands théâtres subventionnés s'acharnent à enlaidir les leurs !

L'Athénée marche bien aussi. Sada Yacco et Loïe Fuller y rivalisent de grâce, tandis que la jolie troupe de M. Deval réjouit les habitués des Folies-Dramatiques. Je ne veux point parler des pièces japonaises *Kesa* et le *Shagun*, dont nous ne pouvons guère suivre que la pantomime : mais que ces artistes sont habiles à nous séduire, à nous attendrir et à nous effrayer, avec leur mise en scène et leur jeu naïfs qui nous font songer à Térence et à Plaute avec leurs costumes lourds et précieux, avec leurs grimaces, avec leur agilité, leur fougue, leur douceur, leur horreur, leur joie leur folie, leur mort atroce! M. Kawakami passe avec un talent parfait de l'amour à l'orgueil et de la joie à la douleur, et Sada Yacco a vraiment du génie : quelle Ophélie exquise ! quelle Desdémone !... Pourquoi Sada Yacco, Kawakami et leur compagnie japonaise ne nous joueraient-ils pas du Shakespeare ?

Mais on n'en joue même pas aux *Français*. On joue *Le Roi*, tragédie. Et on joue *Le Comité de lecture*, comédie.

L'Odéon est plus adroit. Il monte deux belles pièces de Capus et Hervieu.

Enfin, le Vaudeville joue *Yvette*, de M. Pierre Berton, un succès qui vaudra *Zaza*, interprété par l'admirable artiste Blanche Toutain qui vaudra Réjane.

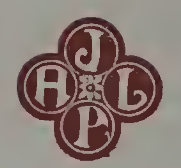
Pierre de Querlon

Publications récentes :

Chez Stock : ÉLÉMIR BOURGES. *Le Crépuscule des Dieux.*
Chez Ollendorff : MAUPASSANT. *Au Soleil.* — LOMBARD. *L'Agonie.*
Au Mercure : MITHOUARD. *Le tourment de l'unité.* — H. DE RÉGNIER. *Les amants singuliers.* — JULES RENARD. *Le vigneron dans sa vigne.*
Chez Fontemoing : *Aucassin et Nicolette*, publié par M. G. MICHAUT.
A la Revue Blanche : STENDHAL. *Lucien Leuwen.* — SIENKIEWICZ. *Le Déluge.*
Chez Vanier : FERNAND GASC. *Le sachet noir.*
Au Beffroi (Lille) : JULES MOUQUET. *Nocturnes solitaires.* A.-M. GOSSEZ. *Six attitudes d'adolescent.* — CLERFEYT. *Romances en paroles.*
A l'Ermitage : ANDRÉ GIDE. *Les limites de l'Art.*
A la Plume : MICHART. *Balcons sur la mer.*
Au Titan : HENRY RIGAL. *Une Syrinx aux lèvres.*
A l'Œuvre Internationale : F. ZEPPA. *Les âmes inquiètes.*

Nous parlerons de ces ouvrages dans le prochain numéro

Etampes. — Imp. LECESNE. *Le Gérant* : L.-DIDIER DES GACHONS.



L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art.

Rédacteur en chef : Pierre de Querlon, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris 16e.

Collaborateurs artistiques : Paul Berthon, P. Bocquet, Ch. Charpiot, André des Gachons, Detroy, H. Gillet, Grasset, Giffard, R. Fougeray du Coudray, Coront, Henri Gentil, Léonce de Joncière, Gaston Louis, F. Louis, Levy-Dhurmer, René Lelong, F. Maillaud, Henri Martin, G. Ricard-Cordingley, Armand Rassenfosse, Rochegrosse, F. Rup, Victor Tardieu, J.-W. Sketcher, Jean Veber, P.-E. Vibert, Félix Vallotton.

Collaborateurs littéraires : René d'Avril, Raymond Bouyer, P. Briquel, René Boylesve, Th. Braun, Ch. Chanvin, R.-M. Clerfeyt, G.-Z. Clouwez, H.-D. Davray, G. Docquois, Ed. Ducoté, Louis Fabulet, M. de Faramond, Paul Fort, Jacques des Gachons, E. Gaubert, H. Ghéon, André Gide, Rémy de Gourmont, Charles Guérin, Alphonse Germain, Léon Hennique, Nicolette Hennique, A.-F. Hérold, Francis Jammes, Hugues Lapaire, Léo Larguier, Roger le Brun, Pierre Louys, J. Marion, Louis Mercier, M. Montarché, Jean Moréas, Maurice Rollinat, Lucien Lemaire, Stuart Merrill, A. Orliac, Louis Payen, Ch.-Louis Philippe, Edmond Pilon, Hugues Rebell, Henri de Regnier, Jules Renard, Lionel des Rieux, W. Ritter, Jean Roselle, Antoine Sabatier, Ed. Sansot-Orland, F. Saisset, Marc Varenne, Émile Verhaeren, Yvonne Vernon, J. Viguier, etc...

ABONNEMENTS :

Un An, 6 francs. Edition de Luxe, 10 francs.

Prix : 1 fr. ◦ 2e Année ◦ Nos 23-24, Novembre-Décembre 1901

L'HÉMICYCLE



VI

Revue Littéraire Illustrée

Ont collaboré a ce Numéro

Ch. Guérin
Georges Philippe
Edouard Ducoté
Léon Bocquet
Edmond Pilon
Frédéric Saisset
N. Hennique
Louis Mercier

Chroniques de

Pierre de Querlon

Ont illustré ce Numéro :

André des Gachons
Henri Gillet
Franz Hazenplug

MCMI

L.-DIDIER DES GACHONS
Éditeur
ÉTAMPES (S.-et-O.)

SOMMAIRE

TEXTE :

TABLETTES :

HORS TEXTE :

ILLUSTRATIONS :

HENRI GILLET, ANDRÉ DES GACHONS, FRANZ HAZENPLUG.



POÈME

Deux papillons faisaient l'amour sur une rose.
Voyant venir notre ombre, ils s'enfuirent soudain
De la fleur où leur couple aérien se pose
Quand il descend du ciel de mai dans le jardin.

Un moment tu suivis des yeux leur vol qui danse.
Puis sur mon cœur cachant ton front vite abattu
Et mêlant de soupirs ta tendre confidence :
« Que n'avons-nous comme eux des ailes, me dis-tu ! »

Charles Guérin

LA PETITE VILLE ALLEMANDE (FRAGMENTS)

L'air alourdi de résine tombe en coup d'éventail de la forêt voisine sur les quais de chaleur ; les bûcherons sur la place s'animent à discuter les prix dans leur ancien patois ; les charriots vers les roues des scieries traînent les souches blondes.

Je me fais l'effet de vivre il y a cent ans... au-dessus des houblons et des roses en guirlande mourante, luisent aux façades les vieilles devises de bienvenue, alertes encore et printanières ; aux devantures des boutiques, on voit grimaçants et très drôles sous leur chaperon doré des nains ramasseurs de mousse ou des gnômes chercheurs de diamants, comme dans les contes des frères Grimm, et les marchands, sous les platanes, sculptent encore ces brimborions dans le bois cru, car, sous son ciel de myosotis, en sagesse, la petite ville persiste à vivre dans l'envol des copeaux blonds ses rêves d'enfant sentimentale qui de nains, de gnômes et de fées image l'ombre et divertit la solitude de la forêt voisine.

*
* *

L'ombre qui descend les pentes des bois violets et des collines bleues, a déroulé dans les venelles

ses cheveux de cendre blonde et gagné la place de son écharpe lourde ; les guirlandes de houblons et de roses éventent la buée frêle aux fenêtres rondes et bleues. La petite ville regarde le jour mourir avec le vol lent des cigognes et la lune qui monte écarter la cime fragile des platanes et couler aux fenêtres des flaques d'or pâle dans leur cadre de plomb.

Des couples traversent ces jeux de lumière que les cimes distraites éveillent sur la place ; penchées à la vieille fontaine gothique, les petites filles, en grappes, balancent leurs coiffes d'ombre, et des balcons d'ancienne glycine, le chœur des fileuses monte et suit la cadence incertaine des fuseaux ; seul, près de l'âtre endormi, l'esprit familier fait luire sa cape de flamme, et vainement, dans la chambre vide, chante déjà la romance à Madame.

* * *

Le soleil pique des points de lumière dans la chevelure des arbres alourdis et joue sur les troncs lisses en allongeant dans l'eau leur ombre bleuie tachetée de baies violettes.

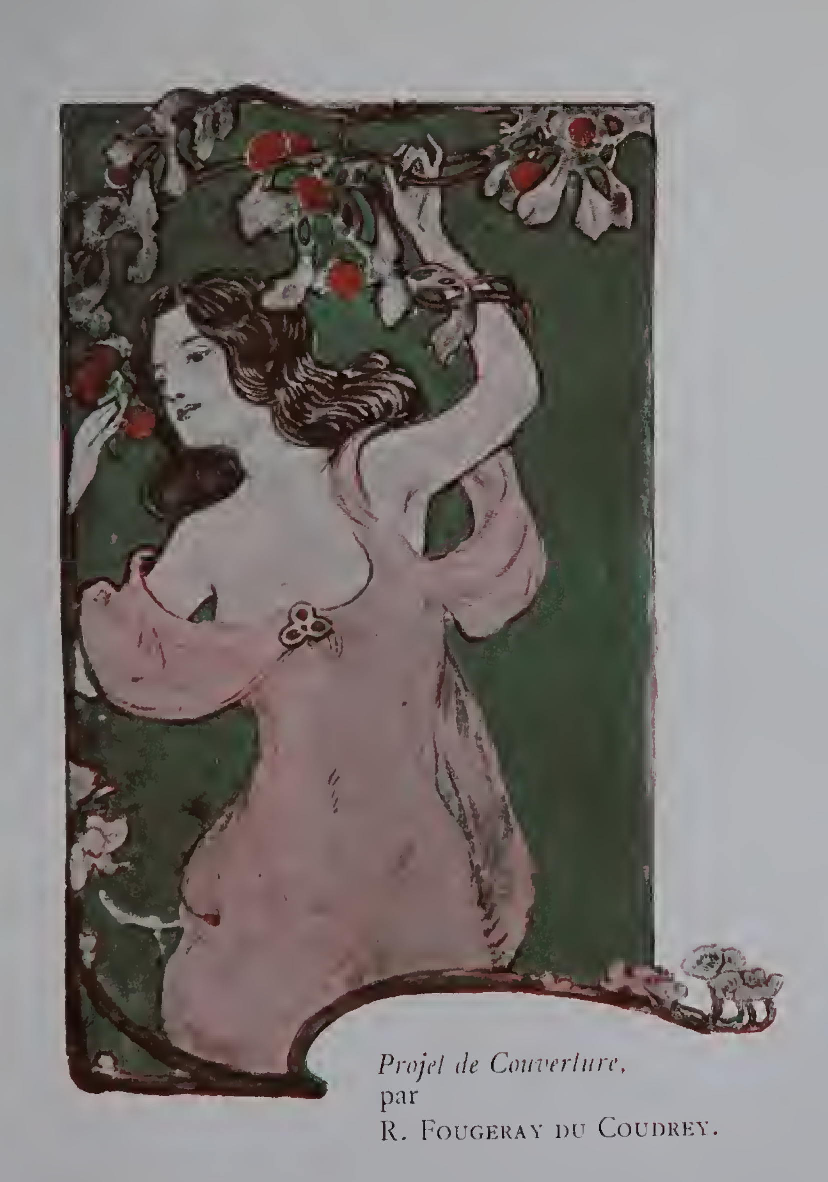
Des jeunes filles passent, lourdes de leurs paniers pleins de fruits où les myrtilles fraîches font luire leur ventre doré ; au jardin de la ville, courbées sous les grappes, reposent encore de petites vieilles en cornette... On a dû les mettre

là il y a très longtemps comme au coin des rues les statuettes bleues des Madones.

Des enfants qui vont aux haies cueillir les mûres luisantes se posent avec un grand sérieux des devinettes sur les baies sauvages : elle a une petite robe rouge, un ventre rempli de pierres fines, elle s'appuie sur une canne courte, qu'est-ce que c'est ?

Georges PHILIPPE

Baden-Baden, 1900.



Projet de Couverture,
par
R. Fougeray du Coudrey.

JE SONGE A TOI...

Je songe à toi, enfant que je n'ai jamais vu,
qui tous les jours au crépuscule,
caché sous le rempart d'une haie de cactus,
égrenais lentement les notes de ta flûte.

Je songe à toi, enfant lointain,
fidèle compagnon de mes soirs d'Orient,
et je n'évoque pas les merveilleux couchants
sans entendre aussitôt ton entêté refrain.

Sur l'espalier d'or vert, couronnant l'horizon
des fleurs de feu couraient en changeantes guirlandes,
et plus haut dans l'azur assombri et profond
perçaient les étoiles naissantes.

Des palmes découpaient leur noir profil rigide
sur l'immobilité transparente de l'air.
Touché par la magie d'un rayon invisible
un mur de chaux vêtait la couleur de la chair.

A la mort du soleil tout s'était recueilli,
tout était suspendu comme dans une attente.
Le village à mes pieds n'éveillait aucun bruit ;
sur l'étendue pesait la chape du silence.

Et soudain, gémissante et douce
et monotone et maladroite,
montait — on ne sait d'où —
la musique échappée de la tige de bois.

Cela durait longtemps, longtemps,
de chûtes en reprises;
et cela se taisait très tard, subitement,
sans autre fin que le caprice.

Tu ne soupçonnais pas, enfant, qu'un étranger
écoutait, frissonnant, ta grêle mélodie
où pour lui était résumée
la tristesse infinie du soir sur l'oasis.

Tandis que tu prenais ton plaisir machinal,
peut-être sans pensées, et peut-être sans rêves,
moi, courbé sous le faix d'une âme occidentale,
j'éprouvais le délice de voluptés amères.

Quelle mélancolie! quel trouble! quelle angoisse!
quel enchevêtrement de sentiments confus
se soulevaient en moi au rythme de ta flûte.
Combien étais-je ému! Sais-je aujourd'hui pourquoi?

Je songe à toi, musicien barbare.
Ce soir comme toujours couché là-bas tu joues.
Rien n'a changé, hormis qu'un fou
est devant cette table à souffrir de son art.

Et tandis que tu es heureux et sage,
tandis que le couchant saigne sur le désert,
ce fou (il enfante ces vers)
perd sous un ciel gris de nuages
le meilleur de son âge.

Édouard Ducoté



OPHÉLIE

Des fleurs, toutes ses fleurs, éparses sur les eaux,
Elle s'en va baignée au flot lent qui l'emporte,
Sous les saules-pleureurs, pâle, très pâle morte,
Mêlant sa chevelure aux cheveux des roseaux.

Le regard fixe au fond de ses prunelles vertes
Est froid comme son corps tristement trépassé,
Mais le rêve d'amour qu'elle fit a laissé
Un éternel adieu sur ses lèvres ouvertes...

Les bras gardent en vain sa belle nudité :
Sa robe humide colle, étroite, à sa chair blonde
Et dévoile, au travers des transparences d'onde,
Le secret virginal où dort sa pureté.

Et la nuit tombe autour de sa mélancolie
Et la lune, qui songe au sommet du coteau,
L'enveloppe en les plis d'azur d'un grand manteau :
La lune prend pitié de sa douce folie...

Et tu passes ainsi dans notre souvenir,
Avec ton beau front mat, pâle, très pâle morte,
Blanche Ophélie, au flot qui te berce et t'emporte
Et tu t'en vas, mystérieuse, à l'avenir.

Léon Bocquet

UN AMOUR DE M. DE RICHELIEU

MADAME DE LA POPELINIERE

Il y a beaucoup d'amours dans la longue vie galante du maréchal-duc de Richelieu. Mais peu paraissent aussi sentis que celui que lui voua Madame de la Popelinière. Cette femme sensible y laissa la vie. Et c'est une preuve sans doute que les dames de ce siècle n'étaient point toutes aussi futiles qu'on l'a écrit.

Au temps où ceci se passait, il était peu de maisons aussi richement achalandées que celle du fastueux fermier-général. Les fêtes qu'on y donnait sont restées célèbres, et les diners, les galas et les représentations. En ses palais de Clichy, de Passy et de la rue Richelieu, M. de la Popelinière, en outre des collections, entassait la bonne chère et célébrait les Muses. C'est pour lui que Rameau composa de la musique, Marmontel des ballets et Fragonard la planche la plus délicieuse de ses œuvres dépravées : *les Fricatrices*. Bien que déjà sur

le retour, M. de la Popelinière avait épousé en outre une fort jolie femme. Cette beauté, pour être de pauvre famille et n'avoir que vingt-quatre ans, était, de toutes les richesses du financier, celle qui excitait le plus de convoitise. L'illustre maréchal Maurice de Saxe et le duc de Meuse, qui étaient des familiers du mari, pensaient bien aussi à le devenir de la femme. Mais on sait bien que c'est le duc de Richelieu qui fut choisi.

Bien qu'il eût déjà près de la cinquantaine, le vainqueur de Mahon voyait croître, à mesure que les ans venaient, le nombre des amoureuses. Le chiffre des femmes qu'il avait eues était si grand qu'il avait oublié les noms de plus de la moitié d'entre elles. Sa vie passée en longs rendez-vous se perdait en intrigues inouies et il est à peine croyable de penser aujourd'hui l'universelle estime où le tenaient les dames. Tout autre, à sa place, n'y eût point suffi. Lui, au contraire. Différentes maîtresses recevaient à la fois ses soins. Et il est piquant de penser que quelque passionné que parût son amour pour Mme de la Popelinière, Mmes de Boufflers, de Luxembourg et de la Martelière n'eurent point à se plaindre, vers le même temps, de sa négligence.

Alerte, jeune et emportée, se figurant l'amour ainsi qu'une fête, Mme de la Popelinière se sacrifia allégrement au dieu du jour. La jalousie du fermier général, malgré la facilité des mœurs d'alors, fut la seule chose qui apportât de l'ombrage aux ébats galants du couple. M. de Richelieu trouva le por-

tier de l'hôtel La Popelinière incorruptible et dut recourir, pour aider aux rencontres, à de puissants moyens. M. de la Boissière, trésorier du Languedoc, ayant mis en vente son hôtel de la rue de Clichy, voisin de celui de La Popelinière, le maréchal mit enchère, soutint les prix et l'acheta. L'une des chambres, donnant contre le cabinet de Mme de la Popelinière, fut secrètement aménagée, et le propre valet du duc, un nommé Stéphano, s'étant chargé de séduire la chambrière de la grande dame, les travaux avancèrent vite et en secret. Une plaque tournante, que le grand Vaucanson lui-même ne dédaigna point de fabriquer, fut le seul obstacle qu'on mit à cacher la cheminée. Une légère pression sur cette plaque, un signal et bientôt nos amants, à l'insu et au nez du barbon, se retrouvaient bientôt pour ne plus que penser à goûter l'oubli.

Les choses allèrent longtemps ainsi, Stéphano continuant à aimer Mlle Dufour (la chambrière) et Richelieu ne pensant plus qu'aux minutes heureuses où il rendait lui-même à sa chère maîtresse d'imprévues visites. La jalousie sans doute fut le prétexte qui gâta tout. Encore cela ne vint-il ni du duc ni de la dame, mais bien de la chambrière. Celle-ci remarqua bien, à plus d'une défection, que se perdait pour elle la tendresse de Stéphano. Elle s'en plaignit amèrement à sa maîtresse. Celle-ci le dit à Richelieu. Et Stéphano, tancé, reçut l'ordre d'avoir à se montrer enfin plus chaleureux. Mais

cela ne se put point. Le drôle, aussi inconstant que son illustre maître, sur la conduite duquel il semblait avoir appris à régler la sienne, adorait ailleurs une beauté nouvelle. Il en résulta un très grand gâchis : M[lle] Dufour pleurant et implorant, menaçant de tout révéler au fermier-général, M[me] de la Popelinière dans les transes, et le duc si furieux qu'il fit nuitamment arrêter Stéphano et sa nouvelle maîtresse, conduire l'un au Fort-l'Evêque et la seconde au Châtelet...

Sur ce eurent lieu les États de Montpellier. M. le duc fut prié par le roi d'avoir à s'y rendre, et c'est ainsi que l'intrigue reçut une trêve. Pour le dénouement il tarda jusqu'au retour du maréchal. M[me] de la Popelinière, qu'une telle absence navrait, pensa à nouveau à goûter l'amour. Mais cela ne dura point. La Dufour, chassée par sa maîtresse, alla trouver enfin M. de la Popelinière et lui conta tout.

Ce fut au retour d'une tragique représentation du *Cid*, à laquelle elle se rendit seule, que la pauvre amoureuse connut la vérité. M. de la Popelinière, furieux et emporté, la mena dans la chambre mitoyenne, lui montra la cheminée et la plaque, le ressort et tous les secrets. La pauvre dame pensa en mourir; d'autant que le mari, qui devait banqueter le soir, criait comme un perdu et sonnait ses gens pour fermer les portes. Seul put pénétrer le maréchal de Saxe. Ayant su enfin le secret de l'affaire, il engagea M. de la Popelinière à cesser le

bruit, lui dit que cela ne pouvait qu'étendre le renom de son malheur et que puisqu'il était cocu, mieux valait l'être encore par Richelieu que par un autre. On ne dit point si La Popelinière goûta le conseil. Tout ce qu'on apprit c'est que sa rancune fut violente. Chassée de chez elle, sa femme dut chercher un asile ailleurs. Et c'est près de là, dans la rue de Ventadour, qu'elle s'en vint loger. Le duc et le financier lui assurèrent chacun une pension. Mais le coup avait été inexorable. L'esprit volage du maréchal et la sorte de délaissement où il l'abandonna ne tardèrent point à l'affliger. Bientôt elle fut si triste qu'elle en mourut. Le désir de gloire, de nouvelles intrigues et le bruit des guerres ne donnèrent point longtemps au maréchal-duc le loisir de la pleurer.

EDMOND PILON.

La jalouse reine aux cheveux noirs,
dessin de
Franz Hazenplug.

(Collection du Chap-Book,
Stone et Kimball à Chicago)



PRINTEMPS INTIME

La fête du ciel clair est entrée en mon âme,
Le monde intérieur que mon rêve a construit
S'éveille purement de sa profonde nuit
Et rayonne au contact de la nature en flamme.

Car c'est l'œuvre de vie : elle va s'accroissant,
Parallèle au travail de la terre féconde,
Et mon cœur à l'égal des battements de l'onde
Sent frémir et gronder les flots d'un nouveau sang.

Tant d'essors prisonniers aux cachots du mensonge,
En jets épanouis fusent vers la clarté !
Et c'est l'heure où je sens mon être projeté
De son obscur néant vers l'océan du songe.

Mon âme retentit du murmure incertain
De ma pensée en mal de créer et de vivre,
Et l'afflux de ma volonté virile et libre
Me grise avec l'odeur éparse du matin.

Mes pas foulent le sol des grèves musicales
Où le baiser des eaux se pose, monte et fuit,
Et c'est l'heure où j'entends, vaste comme la nuit,
Mon cerveau bourdonner d'ivresses triomphales.

Le printemps est en moi comme il est dans les airs ;
J'épouse tour à tour tes formes, ô nature,
Et mon être en chaque élément se transfigure
Et se dilue immensément dans l'univers !

Frédéric Saisset

ELLE

Ivre d'amour et d'air natal,
A Commumel, près de Golconde,
Nadir, aux tercets qu'il féconde,
Impose un tour sentimental.

Il écrit l'arec, le santal,
Dieu, la grenade rubiconde,
La perle rose, et sa faconde
Chante sur un rhytme oriental.

Nadir, en son poème, glisse
Le moucharabié sournois,
Ouvré comme un crépon chinois,

Qui cache la femme au teint lisse,
Harmonieuse, à l'œil vainqueur,
Dont il voudrait gagner le cœur.

Nicolette Hennique.

LES BOIS ONT PEUR

Par le calme ambigu de ce jour de novembre
Les bois à qui l'automne a mis des teintes d'ambre
Ont reposé dans la tiédeur du soleil blanc ;

Crainte de faire choir sa frondaison fanée
Pas un arbre n'a remué de la journée,
Et les grands chênes n'ont respiré qu'en tremblant.

Mais, sitôt le soleil couché, le crépuscule
A travers les champs gris se hérisse, pullulle
Et court comme une bande innombrable de loups.

Puis, brusque, la nuit vient. Ses ondes grossissantes
Débordent les ravins, escaladent les pentes
Et s'infiltrent jusqu'aux profondeurs des bois roux ;

En nappes lourdes, sur la mousse, elles s'épanchent :
Les arbres ont déjà de l'ombre jusqu'aux branches
Et leurs cîmes ondoient, confuses, dans le soir.

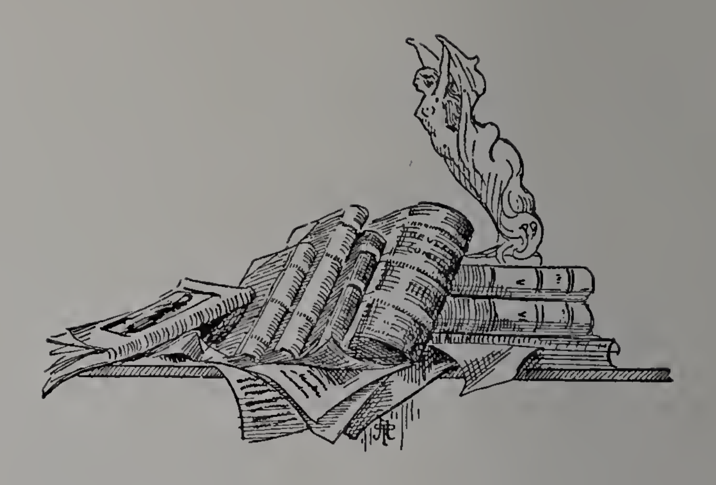
Alors un grand frisson saisit leurs multitudes,
Les rameaux prennent de tragiques attitudes
Et semblent ébaucher, au loin, un geste noir.

Qu'est-ce que la Nuit louche et muette complote ?
Une rumeur dans le silence énorme flotte,
Et c'est comme le bruit que ferait un marcheur

Dont les pieds sur le sol ne poseraient qu'à peine
Mais que l'on entendrait venir à son haleine...
Qui donc dans l'ombre approche ainsi ?

Les bois ont peur...

Louis Mercier.



TABLETTES

LES LIVRES

Le Gamin tendre. — La Croix de Malte. — Boule de suif. — M Pithec. — Mademoiselle Flammette. — Les Avariés.

Assurément le roman de M G. Binet-Valmer n'est pas un livre parfait; mais rien n'est plus charmant que le développement simple et touchant des désirs, des tendresses et des désillusions de son gamin.

Au milieu du pittoresque ensemble des voyageurs d'un hôtel des Alpes, savants, bourgeois, petites anglaises, ménages à trois, demi-mondaines — se dessine finement la jolie figure claire de Jean Lagier. On le voit

d'abord, jouant au ballon avec trois petites filles « aux jambes mignonnes et aux bras nus... un soir d'été, dans les montagnes où le vent apporte la fraîcheur des neiges. » Puis le voici rêveur : « Sur le ciel, trois étoiles faisaient un triangle ; les gorges boisées se comblaient de brumes ; un son de cloche monta d'une église, lent et plaintif, et pour mieux l'entendre, Jean se dirigea vers les terrasses. Il s'assit sur une chaise qu'il avait apportée là, l'autre jour, et se mit à rêver à ses désirs ». Ses désirs se fixèrent bientôt. Le docteur Jansen le présenta à Madame Berlier, sa fille, qui est fraîche et sentimentale : Jean a vite fait de l'adorer. Alors se passent des jours passionnés, où peu à peu Jean s'habitue à ces effusions de tendresse dont il ne pourra plus se passer. « Les petits amants ignorent l'avenir ; ils sont insouciants, égoïstes et parfois cruels ; ils construisent pour leur maîtresse des autels dans leur cœur, y brûlent des parfums précieux, inventent des philosophies, imaginent de nouvelles morales et d'étincelants sophismes, afin que jamais ne soit ternie la gloire dont ils entourent leur idole, jusqu'au jour où l'idole se lézarde et se casse... » Mais la passion ardente et monotone de Jean Lagier ne suffit bientôt plus à Madame Berlier : « les petits amants lassent à la longue... »

Alors commença le calvaire douloureux du gamin. Il voit son amie chercher, en d'autres amours, des plaisirs plus variés et moins sentimentaux, tandis qu'il reste seul avec sa véritable ardeur, sa juvénile passion, sa tendresse.

Une grasse et fraîche demi-mondaine, « la dame du hamac » lui fait ses offres. Il est dégoûté. Il souffre.

Mais lorsque, la villégiature finie, il regagne Paris et sa solitude, il va voir « la dame au hamac ». Il devient son gamin chéri.

La fin de cet aimable roman est douloureusement attendrissante. Le gamin est mort d'un accident, en tombant d'un omnibus...

« .... Ces enfants-là ne doivent pas vieillir. A leur ten-

dresse la lutte est trop rude et nul ne sait comment se serait achevée la vie de Jean Lagier, si elle n'avait pas été brisée par cet accident banal et qui ne prouve rien. »

M. G. Binet-Valmer nous avait déjà donné *le Sphinx de plâtre* qui faisait attendre une œuvre remarquable; cette fois le *Gamin tendre* nous fait espérer une suite d'œuvres capable de placer son auteur parmi nos grands romanciers de demain.

M. Boulenger est aussi de nos bons romanciers, mais *Le Page* nous avait fait espérer mieux que *La Croix de Malte*. Malgré tout le plaisir délicat que l'on trouve dans cette lecture, il faut se garder d'en faire un éloge légitime : on ne doit le panégyrique à un écrivain que lorsqu'il est mort ou qu'il n'écrit plus. Mais à un écrivain comme M. Boulenger, on doit de malicieux reproches jusqu'au jour où il nous donnera les chefs-d'œuvre qu'on attend de lui. On a beau dire qu'on n'a pas peur : lorsqu'une meute de petits roquets jappe à nos trousses, on file doux sans retourner la tête, et on ne s'arrête pas à plaisanter en chemin. L'âpre critique est nécessaire à un fin, gracieux et précieux romancier comme M. Boulenger. Et c'est pourquoi je reproche de n'être pas tout à fait excellent à son livre que j'aime beaucoup.

Je n'en dirai pas autant de *M. Pithec ou La Vénus des Forlifs*. Ce n'est pas un conte gracieux et charmant ; mais nous n'attendons pas mieux de M. Dubut de Laforest. Voici un homme à qui nous devons le panégyrique. Il faut lire ce livre-ci, d'ailleurs. On y trouve l'histoire extraordinaire du fameux pithécanthrope, qu'il appelle Pithecanthropus — et sa femme Pithecanthropa.

Mais il ne faut pas le donner en étrennes aux jeunes enfants.

Il faut leur donner *Mademoiselle Flammette*, l'aimable fiction de M. Georges Thurner où l'on voit cinq étudiants unis comme les cinq doigts de la main, qui se font aimer et admirer grâce à des actes de courage et de dévouement, par une gentille fillette aussi aimable qu'eux. L'aventure se déroule au Canada et se conclut

en France par le mariage de la sympathique héroïne avec un beau jeune homme qui arrive là comme un sixième doigt à une main, mais qui est l'homme le plus heureux de la terre. C'est une charmante histoire pour ceux qui commencent à lire ; et, pour ceux qui ne savent pas encore, Luc Leguey a rempli l'ouvrage de jolis dessins.

Le livre de la saison, celui que commencent tous ceux qui viennent d'achever *L'Aiglon* et *Quo Vadis*, c'est assurément *Les Avariés*.

(En vérité, le public « qui ne lit que les gros succès » doit avoir une amusante éducation littéraire : il sait que du mauvais goût et des barbarismes peuvent tout de même composer un chef-d'œuvre, il sait que Néron a fait brûler Rome pour s'amuser et que le bon Dieu a dit à saint Pierre « où vas-tu ? », et il sait que la s...... est une maladie fort répandue mais honorable, et capable d'amener un jour la suppression de la censure)...

La censure telle qu'elle est n'avait pas le droit d'interdire *Les Avariés*, car l'auteur dramatique qui montre les dangers qu'une maladie contagieuse apporte dans le mariage, fait une œuvre foncièrement morale.

Mais la censure, telle qu'elle devrait être, eût dû conseiller à M. Brieux de remanier considérablement sa pièce. Les trois actes des *Avariés* en effet, ont le défaut considérable de ne pas être dramatiques : l'auteur habile de *Blanchette* et de *La Robe rouge* était capable, avec un tel sujet, de faire une pièce intéressante, et non pas une conférence à plusieurs personnages. « Pièce interdite pour manque d'intérêt, » voilà ce qu'aurait dû énoncer la censure !

LES POÈTES

Gabriel Vicaire. MM. Jean Dominique, A.-M. Gossez, Paul Briquel, Jules Mouquet, A. Praviel, Clerfeyt, Rigal, Lecomte.

Une affluence de plaquettes de tous formats. Les plus grandes : *Six attitudes d'adolescent*, par A.-M. Gossez, poèmes d'inspiration voluptueuse, parmi lesquels je goûte surtout la belle simplicité pittoresque de *L'Émotion* et de *L'Inspiration ; La Gerbe de fleurs noires* où le poète Paul Briquel se montre digne disciple de son compatriote Charles Guérin. Les plus petites : *Vers une Aube*, par Émile Lecomte; *Une Syrinx aux lèvres*, par Henri Rigal, jolis vers descriptifs et passionnés, ornés d'un frontispice du peintre Coront; *Nocturnes solitaires*, de Jules Mouquet, le délicat poète du *Beffroi*, dont les vers harmonieux sont pleins de douceur et de rêve.

Et une affluence de volumes plus importants :

Au Pays des ajoncs, œuvre posthume du bon poète Gabriel Vicaire dont on va bientôt élever la statue : Qui mérite mieux l'immortalité et la calme paix du Luxembourg que ce charmant esprit naïf et doux ? Parmi de sonores chansons et de pittoresques légendes de Bretagne, il faut lire en ce temps de neige le charmant *Noël breton*, et de la seconde partie du volume *Avant le soir*, dernière œuvre du poète, je voudrais citer ce cordial poème : « O pauvre Lilian, mon merveilleux ami, » et les belles stances *A la nuit*. Faute de place, je suis forcé de saluer brièvement la mémoire du doux poète Gabriel Vicaire.

L'Ombre des roses, poèmes suivis du *Gilles en blanc*, par Jean Dominique. Quel pur et luxueux livre mauve, et quelle pure poésie ! M. Jean Dominique met en tête de son livre un touchant hymne au Silence, où il montre son émoi d'avoir trahi ce puissant dieu, gardien du cœur et des secrets de la pensée. Mais une âme aussi

candide n'a rien à craindre : ainsi dévoilée, elle reste simple et pure encore. Je veux copier pour vous ces quelques strophes de *La Fin :*

Je sais, quand ils joindront leurs mains avec silence,
Après avoir ouvert le pauvre petit livre
Et lu, qu'ils auront l'âme un peu triste et tremblante
Comme une eau claire où des feuilles s'en vont mourir.
. . . .
Tout le bonheur sera, ce soir-là, d'être tristes,
Tout l'amour, d'être seuls à sourire sans mots,
Tout l'espoir de prier ensemble — « Dieu l'assiste ! »
Et toute la bonté, de taire la pitié.

Mais ces choses etant comme les simples choses
Qui pleurent, chaque jour, sous le soleil heureux
Et ne pesant pas plus que l'ombre d'une rose,
Ils fermeront le livre afin d'être joyeux.

Tandis que le silence encore se souviendra
Des morts délicieuses, hâtivement sereines,
Dans l'ombre de mes roses leur amour jasera
Comme l'âme enfantine du trouvère Verlaine.

La Ronde des Cygnes, d'Armand Praviel est aussi un calme recueil. Cet artiste écrit, comme il dit « dans le songe embaumé de mystiques parfums ». Il met dans son œuvre un gracieux mélange d'amour et de religion :

Le baiser qui joindra nos bouches
Et qui te prouvera ma foi,
Je veux, que cela ne t'étonne,
Te le donner après avoir
Fait ma prière à la Madone !...

La plus grande qualité de M. Praviel c'est la sincérité juste et simple. On voit à tout moment que véritablement,

Tremblote dans son rêve une image ancienne.

Citons encore, parmi les poèmes, cette œuvre de prose de René Mary Clerfeyt, *Romances en paroles*, de poétique et vivante inspiration.

LES THÉATRES

L'Énigme ; Yvette ; La Pompadour ; Le capitaine Blomet ; Les Balances ; Au Telephone ; Une Blanche ; Le bon Moyen ; Brignol et sa fille ; La Maison ; Le Nez qui remue ; Barnum.

Le mois de novembre a compté plus de succès que de triomphe et plus de potins théâtraux que d'événements dramatiques.

A cette constatation fâcheuse je donnerai d'abord l'appui d'une exception : *L'Énigme* de M. Paul Hervieu, cette glorieuse épave surnageant dans les eaux tempêtueuses qui inondent la maison de Molière.

Deux gentilhommes, fiers, honnêtes et grands chasseurs, vivent avec leurs femmes dans un solitaire pavillon isolé au milieu du bois. Un jeune homme survient et trompe l'un d'eux. Quelle est la femme coupable? La question nous émeut, nous passionne, nous tourmente ; pendant ces deux actes, notre angoisse s'accroît continûment. Nous souffrons comme ces deux maris qui veulent savoir, comme ces deux femmes qui ne veulent pas avouer. Quel admirable et torturant mensonge !

Les leçons de belle humanité et de jurisprudence amoureuse que M. Paul Hervieu prodigue le long de sa pièce par la bouche d'un galant vieillard aiguillonnent encore notre curiosité, mais ne nous éclairent pas : l'énigme demeure jusqu'à la fin, jusqu'à ce médiocre petit coup de fusil de la coulisse qui nous apprend que l'amant s'est suicidé, et qui force enfin la femme coupable à sortir de son mensonge passionné.

Cette pièce slricte et violente n'est pas la plus belle, la plus dramatique œuvre de M. Paul Hervieu.

Elle a été jouée « d'une façon satisfaisante ».

Le succès le plus éclatant après *L'Énigme* fut *Yvette*, pièce en 7 tableaux de M. Pierre Berton d'après le roman de Maupassant, représentée au Vaudeville. A la quinzième représentation, on refusait les places et il fallait louer huit jours à l'avance, et quelques semaines après on en refusait encore, parce qu'on ne jouait plus *Yvette*. Le grand Maupassant s'était-il plaint qu'on eût découpé en petits morceaux son beau roman ? Ou bien les acteurs par leur jeu indifférent ou faux firent-ils tomber la pièce ? Enfin *Yvette* n'est plus. Du moins une artiste de grand talent s'y fil connaître : Mlle Blanche Toutain s'y montra avec tout le charme et toute la souplesse qu'on lui avait remarqué dans *Les Miettes* de M. Edmond Sée ou dans *Le Pain de ménage* de M. Jules Renard, elle se montra au grand et gros public. Dès longtemps son talent s'était révélé ; le court mais éclatant succès d'*Yvette* en est la consécration.

Les brillants tableaux de *La Pompadour* que M. Bergerat exposa sur la scène de la Porte Saint-Martin, furent moins heureux. Il n'en faut point être mécontent ; car c'est une preuve nouvelle que le théâtre historique ne doit pas être traité à la façon d'une opérette ou d'une pantomime. Demandez plutôt à M. Léon Hennique s'il a jamais pensé mettre en couplets *La Mort du duc d'Enghien*.

Antoine, qui est adroit, choisit dans les cartons de M. Bergerat trois actes bien autrement agréables, *le Capitaine Blomet*. Le capitaine Blomet est veuf, et dans un secrétaire, il a trouvé une nombreuse correspondance attestant de la multiple infidélité de sa femme : il a classé les lettres par noms d'auteurs et par lettres alphabétiques, puis, ayant démissionné et quitté l'Algérie, il a entrepris de visiter chacun d'eux et de leur demander réparation selon la loi du talion. Il se rend donc chez son ancien lieutenant Adrien de Mandane, lui remet son

lot de correspondance amoureuse dont les lettres contiennent le programme journalier de l'aventure d'Adrien et de Madame Blomet : le capitaine se met en devoir d'en exiger la textuelle récidive. Les épisodes qui en découlent sont d'un amusement joyeux et spirituel, et tout finit bien, par un généreux acquittement. L'action se passant au milieu du siècle dernier, a permis aux héros de faire de l'esprit en d'élégants et surannés costumes, et grâce à MM. Duméný et Grand et Mmes Bellanger et Bassange, cette jolie pièce a été parfaitement interprétée. La représentation de cette pièce a été retardée par la censure. De quoi avait-elle à se plaindre ? Nous la pouvons, au besoin, pardonner d'avoir interdit les longues morales et médicales dissertations des *Avariés*, mais elle n'eût pas eu d'excuses à nous priver de cette spirituelle petite comédie.

Nous entendons aussi chez Antoine *les Balances*, de Georges Courteline, cet éloquent et comique pendant de l'*Article 330*, joué également par l'excellent plaideur Duméný, et *Au téléphone*, ce drame d'intense émotion que M. André de Lorde tira de la nouvelle de M. Charles Foley, où l'on voit un mari écoutant à plusieurs lieues de distance les derniers cris de sa femme qu'on assassine. Et on y entend encore cette grosse mais belle pièce de Suderman, l'*Honneur*, qui servit de début à Mlle Andrée Méry : ce drame à dénouement heureux eût pu se jouer à l'Ambigu, et l'actrice elle-même sort de ce théâtre où vingt-sept fois cette jeune première réhabilita son père déshonoré ; mais dans les mains d'Antoine la pièce et l'interprète se sont admirablement transformées : il a fait pendant deux mois triompher l'une et inculqué à l'autre cet art profond que l'on ne trouve que dans sa maison, l'art sincère de « vivre » les rôles.

Le succès de Gémier est une conséquence de celui d'Antoine. Le second théâtre libre qui a si complètement transfiguré la Renaissance a eu des débuts heureux : *L'Écolière* de Jean Jullien et *La Vie publique* de

M. Fabre. Le succès continue avec la jolie comédie de M. Lucien Gleize, *Une Blanche*.

C'est une fine et amusante pièce satirique dont le premier acte a été un triomphe d'originalité : les cinq fonctionnaires de la colonie du Pays Fu s'ennuient mortellement ; pas une femme blanche n'est là pour égayer leur exil, et pour comble de malheur il y a dans le pays « un colon français » qui vient les harceler à chaque instant de ses demandes : la place n'est plus tenable !,.. Soudain voilà nos fonctionnaires en ébullition : une blanche a débarqué !... Cela est infiniment simple, mais parfait. Tout le reste de la pièce, avec les entrevues du missionnaire Hurtel, avec les scènes du roi Mao-Ventri, avec l'hymne royale du Pays Fu (authentifiée par Terrasse) et même avec ce gai dénouement où l'on voit l'unique colon devenir lui aussi fonctionnaire, ne suffisent pas à nous faire oublier le premier acte plus charmant, dans sa simplicité, que tous les imbroglios du monde.

La pièce de M. Lucien Gleize était fort bien jouée par Mlle Andrée Mégard et M. Fredal. Elle était précédée d'un acte amusant, *Ange gardien*, signé Louis Raquin.

Mais la vraie comédie vivante et gaie règne à l'Odéon. On y joue la première œuvre de Capus, *Brignol et sa fille*, et rien n'est plus fin, plus solide, plus vivant et plus gai. Brignol est un financier vaguement bonhomme et vaguement escroc : il a quitté Poitiers parce qu'il avait des dettes et est venu s'établir à Paris où de nouvelles dettes le font songer à passer à l'étranger; c'est un homme d'argent à qui il manque, outre les fonds, le sens pratique; ce n'est pas Mercadet, c'est tout simplement un homme qui s'agite, qui ne fait que des bêtises, mais qui a foi en l'avenir, en la « veine ». — « Vous voyez bien que tout s'arrange », telle est la morale d'Alfred Capus. Quant à ses moyens, ils sont les moyens classiques : dans un lieu et en un temps fixe s'agite une action : Brignol a une fille à marier. Et cela est fait avec des observations pittoresques, de souples jeux de

scène et un esprit délicieux. Les comédiens ont bien senti que c'était là une comédie classique et ils l'ont jouée comme le répertoire, c'est-à-dire sans grâce et sans vie.

Ils ont mieux interprété, et surtout Mlle Bady, la pièce de M. Mitchell, *la Maison*, drame fort poignant auquel on souhaiterait une fin moins comique. C'est d'ailleurs une très belle œuvre, et le caractère de l'armateur est d'un émouvant réalisme.

Après cela, je n'ai guère envie de vous raconter les vaudevilles qui, malgré M. Catulle Mendès, continuent à essayer de faire vivre quelques théâtres.

Aux Nouveautés, le *Bon moyen*, de M. Bisson, n'a pas été un succès : il résumait pourtant tous les procédés qui firent réussir les *Surprises du divorce* et le *Contrôleur des wagons-lits* et Germain et Torin amusaient comme d'habitude. Et le lever du rideau, *Docteur*, signé Georges Thurner, faisait rire aussi fort sainement.

Le *Nez qui remue* apporta non moins d'hilarité aux Bouffes-Parisiens, mais pas plus de succès. Malgré Mlles Diéterle et Janney, malgré MM. Matrat, Garbagni et Bouchart, la pièce de MM. Soulié et de Gorçe a quitté l'affiche.

Le vaudeville serait-il vraiment mort? Je crois malheureusement qu'il n'en est rien; voyez comme le bon public qui pourrait voir de jolies femmes dans tous les music-halls du boulevard, se rue vers l'exotique Galerie des Machines pour se délecter aux difformités vaudevilesques des monstres de Mr. Barnum!

Pierre de Querlon


TABLE
DES MATIÈRES
POUR
L'ANNÉE
1901
H Gillet

TABLE DES MATIERES

*
* *

ILLUSTRATIONS

HORS TEXTE

DESSINS ET ORNEMENTS

FIN



Achevé d'imprimer

par

O. Lecesne

imprimeur

pour

L.-Didier des Gachons

Éditeur

à Étampes

(S.-&-O.)

Le 15 Décembre

MCMI

Etampes. — Imp. LECESNE. *Le Gérant :* L.-DIDIER DES GACHONS.



L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art.

Rédacteur en chef : Pierre de Querlon, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris 16ᵉ.

Collaborateurs artistiques : Paul Berthon, P. Bocquet, Ch. Charpiot, André des Gachons, Detroy, H. Gillet, Grasset, Giffard, R. Fougeray du Coudray, Coront, Henri Gentil, Léonce de Joncière, Gaston Louis, F. Louis, Levy-Dhurmer, René Lelong, F. Maillaud, Henri Martin, G. Ricard-Cordingley, Armand Rassenfosse, Rochegrosse, F. Rup, Victor Tardieu, J.-W. Sketcher, Jean Veber, P.-E. Vibert, Félix Valloton.

Collaborateurs littéraires : René l'Avril, Raymond Bouyer, P. Briquel, René Boylesve, Th. Braun, Ch. Chanvin R.-M. Clerfeyt, G.-Z. Clouwez, H.-D. Davray, G. Docquois, Ed. Ducoté, Louis Fabulet, M. de Faramond, Paul Fort, Jacques des Gachons, E. Gaubert, H. Ghéon, André Gide, Rémy de Gourmont, Charles Guérin, Alphonse Germain, Léon Hennique, Nicolette Hennique, A.-F. Hérold, Francis Jammes, Hugues Lapaire, Léo Larguier, Roger le Brun, Pierre Louys, J. Marion, Louis Mercier, M. Monmarché, Jean Moréas, Maurice Rollinat, Lucien Lemaire, Stuart Merrill, A. Orliac, Louis Payen, Ch.-Louis Philippe, Edmond Pilon, Hugues Rebell, Henri de Regnier, Jules Renard, Lionel des Rieux, W. Ritter, Jean Roselle, Antoine Sabatier, Ed. Sansot-Orland, F. Saisset, Marc Varenne, Émile Verhæren, Yvonne Vernon, J. Viguier, etc...

ABONNEMENTS :

Un An, 6 francs. Edition de Luxe, 10 francs.